

**Gaza
Tsaħal fait sa com
à Khan Younès**

PAGES 8-9

**«Le Rendez-vous de l'été»
Un film dans la fièvre
des JO**

PAGES 20-21

**Disparition
Siy Stone, le groove
insaisissable**

PAGES 18-19

Libération

**AU MOINS DIX MORTS
DANS UN LYCÉE
Une tuerie
sans précédent
en Autriche**

PAGES 6-7

CORENTIN FOHLEN

SURVEILLANTE POIGNARDÉE

LA SIDÉRATION

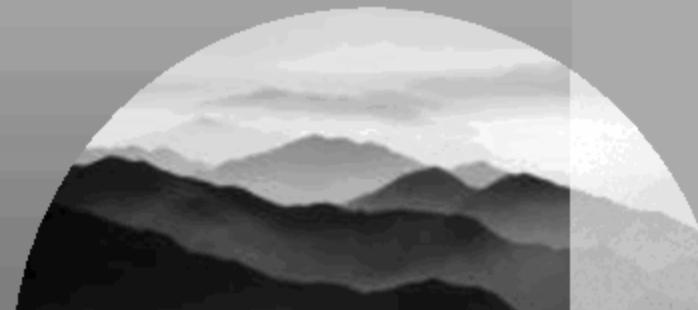
Un adolescent de 14 ans a été placé en garde à vue pour le meurtre d'une assistante d'éducation, tuée à coups de couteau mardi matin devant le collège de Nogent, en Haute-Marne. Le drame relance le débat politique sur les armes blanches. **PAGES 2-4**

(PUBLICITÉ)

**Haikus
d'argent**

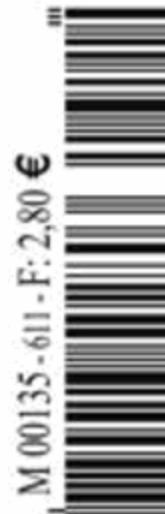
Exposition
11 juin — 29 septembre 2025

L'Asie
photographiée par
Michael Kenna



Guimet 

Guimet
Musée national des arts asiatiques
6, place d'Iéna 75116 Paris



EDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Perplexité

Voilà des mots que l'on aime-rait ne jamais voir accolés les uns aux autres. Mort. Enseignant. Collège. Coup de couteau. Les associer nous a parfois mis dans une colère froide, lorsqu'il s'agissait d'attentats islamistes. Le plus souvent, parfois simultanément, cela nous a plongés dans une tristesse infinie, tant l'école ne devrait jamais rimer avec la mort. Après celle, mardi au matin, tôt, d'une surveillante de 31 ans poignardée par un collégien à proximité d'un établissement de Haute-Marne où elle travaillait, la tristesse est là. Forcément. Mais elle cohabite avec une abyssale perplexité. Bahut a priori sans histoire. L'élève gardé à vue, âgé de 14 ans, au profil sans histoire. Est-ce cette perplexité qui a permis que la séance des questions au gouvernement, malgré la tentative de récupération du RN, se déroule dans le calme ? C'est possible... C'était en tout cas bienvenu, tant ce type de drame ne peut se satisfaire de réponses simplistes ou de surenchères sécuritaires pavloviennes. La décence oblige à minima à attendre les premières conclusions des enquêteurs. On devrait en savoir plus ce mercredi. C'est d'autant plus nécessaire que la surveillante a été agressée alors que des gendarmes se trouvaient à quelques mètres d'elle, lors d'une opération «*inopinée de fouilles de sac*», dispositif récemment mis en place par Bruno Retailleau et Elisabeth Borne. C'était après la mort d'un adolescent à proximité d'un lycée de l'Essonne. Cette présence des forces de l'ordre au moment des faits n'importe évidemment en rien la nécessaire réflexion sur les mesures de sécurité à prendre pour éviter que d'autres drames du même ordre se produisent. La prolifération des armes blanches, par exemple, est évidemment une question qu'il faut traiter. Mais la mort de la surveillante du collège Françoise-Dolto de Nogent démontre aussi que ce sujet de la violence en milieu scolaire est trop complexe pour y plaquer un discours de prêt-à-penser sécuritaire. Et que c'est dans le croisement des mailles éducatives et sécuritaires que se niche la bonne réponse. ◆

ASSISTANTE D'EDUCATION ASSASSINÉE

AU COLLÈGE DE NOGENT, L'INCRÉDULITÉ ET L'EFFROI

REPORTAGE

Mélanie, 31 ans, a été mortellement poignardée à plusieurs reprises devant l'établissement de la petite commune de Haute-Marne par un adolescent de 14 ans sans antécédents particuliers connus. Habitants et élèves sont sous le choc.

Par

CÉCILE BOURGNEUFEnvoyée spéciale
à Nogent (Haute-Marne)

Les grilles sont restées fermées. Devant le collège Françoise-Dolto, à Nogent (Haute-Marne), quelques bouquets ont été glissés entre les barreaux, en fin de journée, par des élèves revenus avec leurs parents, sous le regard des gendarmes et de la vingtaine de journalistes présents. Pas de mots. Juste un va-et-vient discret, dans une commune où, d'ordinaire, il ne se passe pas grand-chose. Mardi matin, peu avant 8 heures, une assistante d'éducation (AED) a été poignardée à plusieurs reprises par un élève de troisième, lors d'un contrôle visuel des sacs à l'entrée de ce collège de 324 élèves. L'opération, organisée avec la gendarmerie, avait été programmée en amont, dans le cadre de la circulaire Retailleau-Borne, qui prévoit des contrôles aléatoires à l'entrée des établissements scolaires. Ces contrôles inopinés ont été mis en place

à la suite d'une rixe en mars qui avait provoqué la mort d'un jeune de 17 ans devant un lycée en Essonne. Selon le ministre de l'Intérieur, 6000 contrôles – réalisés entre le 26 mars et le 26 mai – ont entraîné la saisie de 186 couteaux et 32 gardes à vue. La victime, Mélanie, 31 ans, assistante d'éducation depuis septembre et mère d'un petit garçon de quatre ans, n'a pas survécu à ses blessures.

«JE L'AJ VUE PAR TERRE»

L'adolescent, âgé de 14 ans, maîtrisé immédiatement par les forces de l'ordre malgré la blessure légère d'un gendarme, a été placé en garde à vue à la gendarmerie de Nogent, située à quelques centaines de mètres. L'enquête a été confiée à la section de recherches de Reims. Ses motivations restent inconnues. Aucune information n'a été communiquée sur ses déclarations éventuelles. Hugo, 13 ans, trottinette électrique à la main, traîne sur le trottoir avec son copain Luis et son grand frère

Nathan, qui garde ses lunettes de soleil relevées sur la tête. Tous trois sont en quatrième et troisième. Hugo a assisté à la scène. «*J'étais là pour la fouille. J'ai entendu "Mélanie, elle s'est fait planter." J'ai couru. Je l'ai vue par terre, en sang.*» Il dit qu'elle était «*très gentille, agréable. On discutait souvent du travail, du collège*». Luis opine de la tête. Les trois garçons s'arrêtent quand une voiture ralentit près d'eux. C'est la mère de Luis, qui leur demande de ne pas parler aux médias. Ils partent sans insister.

Ana, 12 ans, est en cinquième. Elle est venue chercher son petit frère avec sa mère, à l'école primaire voisine. Deux longues tresses brunes, un tee-shirt rose, un appareil dentaire. Elle raconte : «*J'ai fait la queue, on m'a dit de passer. Je n'ai pas été fouillée. Puis j'ai entendu la sonnerie d'alerte.*» Avec d'autres, elle s'abrite dans un immeuble, où

logent des enseignants. «*Les profs croyaient que c'était un exercice. Après, on a appris ce qui se passait. J'ai eu peur. J'arrive pas à me dire quelle est morte.*»

Plusieurs élèves évoquent une surveillante «*souriante*», «*gentille*», «*qui aidait pour les devoirs*». Matheo, 11 ans, élève de sixième, est venu déposer un bouquet avec sa mère. Emma, 12 ans, venue avec sa sœur de 17 ans, ancienne élève du collège : «*Pourquoi faire ça? Je ressens beaucoup de tristesse. Elle était super gentille avec moi.*» Sa sœur ajoute : «*Il n'y a jamais eu de débordements ici.*»

Mélanie travaillait depuis la rentrée comme assistante d'éducation. Avant cela, elle était coiffeuse dans un salon situé à la sortie de la commune. «*Elle voulait avoir plus de temps pour son fils*», raconte Mano, gérante du bar-tabac, qui la décrit comme «*quelqu'un de bienveillant*». A la boulangerie en face, Valérie s'interrompt, émue : «*Je l'ai connue quand elle était toute jeune. Elle était toujours joyeuse.*» Elle se remet à pleurer, passe derrière son comptoir.

MINUTE DE SILENCE

L'auteur présumé n'avait pas d'antécédents judiciaires. Selon la ministre de l'Education, Elisabeth Borne, qui s'est rendue sur place, il était «ambassadeur harcèlement», ne présentait pas de difficulté particulière, et venait d'une famille «*dont les deux parents travaillent*». Il avait été exclu temporairement à deux reprises en début d'année pour perturbation en classe. Depuis, aucun signalement, selon l'établissement. Mathys, 14 ans, tee-shirt et casquette Nike, était dans sa classe en cinquième. «*Il envoyait des vidéos glauques sur Telegram, avec des coups de couteau. Il m'a aidé parfois. Il était gentil, parfois agité. J'ai entendu dire qu'il voulait faire une dinguerie à la fin de l'année.*» Alice, en sixième, était avec lui à la chorale du collège : «*Je le trouvais drôle. Je ne pensais pas qu'il pouvait faire ça.*»

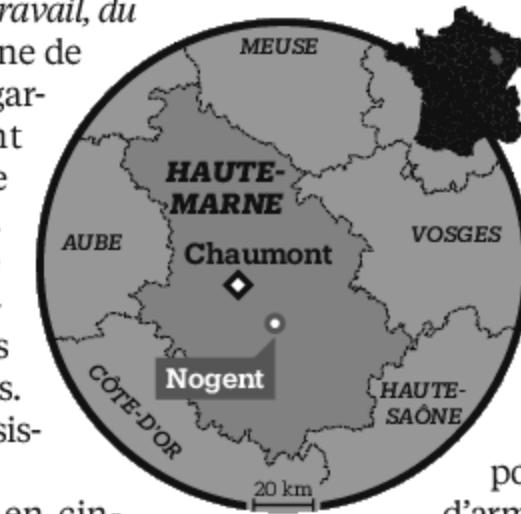
A Paris, l'émotion s'est invitée jusqu'à l'Assemblée nationale, où une minute de silence a été observée. Sur X, Emmanuel Macron a dénoncé un «*déferlement de violence insensé*», assurant que l'exécutif est

«*mobilisé pour faire reculer le crime*».

François Bayrou a pris la parole devant les députés (*lire ci-contre*).

Pour lui, ce n'est «*pas seulement un fait isolé, c'est une dérive de la société*». Il envisage des portiques de détection

d'armes à l'entrée des établissements, le durcissement des règles sur certains couteaux et un meilleur repérage des fragilités psychiques chez les mineurs. Dans les établissements, la colère monte. «*Une AED n'est pas une vigile*, rappelle Sophie Vénétitay, porte-parole du Snes-FSU. «*Elle n'avait rien à faire en première ligne.*» ◆





A l'Assemblée nationale mardi.
PHOTO GEOFFROY VAN DER HASSELT. AFP

Bayrou annonce l'«expérimentation» de portiques

Le Premier ministre a déploré mardi à l'Assemblée «une dérive de la société», tandis que droite et extrême droite ont pointé un supposé «laxisme». La gauche a mis l'accent sur la santé mentale des jeunes.

Figé, l'hémicycle respecte une minute de silence. «Notre nation est endeuillée à chaque fois qu'un serviteur de l'Etat perd la vie dans l'exercice de ses fonctions», vient d'exprimer la présidente de l'Assemblée nationale, Yaël Braun-Pivet, à l'ouverture de la séance de questions au gouvernement, mardi. Au perchoir, l'élu des Yvelines évoque les deux pompiers retrouvés morts mardi à Laon (Aisne), ensevelis sous les décombres d'un immeuble (*lire page 11*), et la surveillante de 31 ans du collège Françoise-Dolto de Nogent (Haute-Marne), poignardée par un élève

dans la matinée. Des «drame effroyables», s'émeut l'élu des Yvelines. Au banc des ministres, François Bayrou déplore à son tour «deux drames», qui «illustrent le dévouement des uns au mépris des risques, et l'évolution de la société dans laquelle nous vivons, qui entraîne d'autres types de drames». La surveillante travaillant au collège de Nogent a été poignardée peu avant 8 heures, «à l'arrivée des élèves au moment d'un contrôle visuel des sacs en présence de la gendarmerie», a précisé le rectorat dans un communiqué. Le collégien a été placé en garde à vue à la gendarmerie de Nogent et les 324 élèves de l'établissement ont été confinés, a précisé la préfecture.

Dissuasion. Pour le Premier ministre, «les armes blanches, les couteaux, sont en train de devenir parmi les jeunes et les très jeunes enfants [...] une réalité de tous les jours». Face à cette «dérive de la société», qui n'est pas un «fait isolé», Bayrou veut prendre des «décisions supplémentaires et nouvelles pour que nos enfants et ceux qui travaillent avec eux puissent être au minimum en sûreté». S'il rappelle que les contrôles ont été «multipliés» à l'entrée des établissements, le locataire de Matignon entend «construire des règles et une réponse pénale qui puisse aller dans le sens de la dissuasion». Il veut également travailler sur la santé mentale «des plus jeunes». Et annonce surtout une «expérimentation» sur les portiques de détection d'armes à l'entrée des établissements scolaires (*lire page 4*). Une politique sécuritaire déjà testée par Laurent Wauquiez (LR) en Auvergne-Rhône-Alpes – son idée avait été revue à la baisse avec la mise en place de tourniquets avec badge à la place des portiques.

Qu'importe si l'ex-patron de la collectivité s'était attiré les critiques de tous bords: l'exécutif se sait sous pression de son allié de droite, Les Républicains, et de l'extrême droite. A l'Assemblée, Marine Le Pen dénonce un «nouveau drame [qui] vient de toucher l'école». «Les mots n'ont jamais suffi, les mots ne suffisent pas, les mots ne suffiront pas», égrène la patronne du groupe Rassemblement national, qui s'en prend à Emmanuel Macron, en évoquant «un drame, pas un fait divers sur lequel on peut "brainwashed" [laver le cerveau, ndlr]». Une référence aux propos du chef de l'Etat samedi, en marge du sommet international sur les océans à Nice, lorsqu'il a attaqué ceux qui «voudraient faire oublier le combat pour le climat», et qui «préfèrent "brainwashed" sur "l'invasion du pays" et les derniers faits divers». L'attaque est

frontale mais ne prend pas. Quasiment éteint, l'hémicycle ne gronde pas. Pas de cris, ni d'invectives. Comme si les faits étaient trop graves. «L'ampleur de la vague, nous la connaissons tous», répond seulement François Bayrou, parlant d'une «décomposition de la société dans laquelle nous vivons».

Santé mentale. Si Le Pen reprend à son compte les mots du ministre de l'Intérieur, Bruno Retailleau, ciblant des «barbares», le patron du parti, Jordan Bardella, a dénoncé, lui, le «mépris d'en haut», et le «dénier» de l'exécutif. «Voilà où mènent le laxisme et l'absence de fermeté», a enfoncé Laurent Wauquiez sur les réseaux.

Proche d'Edouard Philippe, la vice-présidente de l'Assemblée, Naïma Moutchou, parle depuis l'hémicycle d'un «fléau»: «C'est l'ennemi public numéro 1.» La députée du Val-d'Oise avait été missionnée sur un rapport après la mort de Lorène, lycéenne tuée à Nantes fin avril. Selon ses conclusions, la détention d'armes blanches par des mineurs est devenue un «phénomène» touchant «n'importe quel territoire». Face au Premier ministre, la députée a rappelé certaines de ses recommandations, comme le déploiement de la vidéosurveillance à l'entrée des établissements, l'interdiction des téléphones à l'école, le déferrement systématique des auteurs ou l'instauration de peines minimales. Chez La France insoumise comme au Parti socialiste, l'accent a été mis, après le drame, sur la prise en charge de la santé mentale des jeunes.

VICTOR BOITEAU



Elisabeth Borne, ministre de l'Education nationale, à Nogent, après le meurtre d'une surveillante du collège de la ville, mardi. PHOTO JEAN-CHRISTOPHE VERHAEGEN.AFP

Fouilles inopinées dans les établissements, pas la panacée ?

Le meurtre survient dans un contexte de surenchère sécuritaire visant à renforcer les contrôles pour éviter l'introduction d'armes blanches dans les établissements.

Depuis le début du printemps, et sur tout le territoire, des milliers de collégiens et de lycéens ont été priés d'ouvrir leurs cartables. Elisabeth Borne avait annoncé, dès le mois de février, l'organisation de «fouilles inopinées de sacs» pour tenter de lutter contre les violences à l'école. Confortée par la mort d'un adolescent de 17 ans lors d'une rixe survenue devant un lycée de Yerres, en Essonne, fin mars, la ministre de l'Education nationale avait transmis une circulaire deux jours plus tard, signée avec Bruno Retailleau, enjoignant aux préfets et recteurs d'académie de mettre en œuvre ces contrôles aléatoires, «face au contexte d'agressions récurrentes, notamment au moyen d'armes

blanches». Organisés «aux abords des établissements scolaires», ils doivent être confiés, conformément à ce que prévoit la loi, aux «forces de sécurité intérieure sous l'autorité du parquet et en relation étroite avec la communauté éducative». C'est lors d'une opération de ce type que la surveillante de 31 ans a été tuée, mardi, devant le collège de Nogent (Haute-Marne) où elle travaillait. L'auteur des coups de couteau, un élève de 14 ans, a été aussitôt interpellé et placé en garde à vue.

«MIEUX REPÉRER LES ÉLÈVES EN SOUFFRANCE»

Ce contrôle de sacs était «prévu de longue date» conjointement avec la gendarmerie, a précisé le rectorat, soulignant qu'il n'y avait «pas de difficultés particulières» dans cet établissement. «Cela montre bien que le contrôle des sacs n'est pas une solution puisque ce drame s'est produit pendant une fouille, en présence des forces de l'ordre», regrette Audrey Chanonat, principale d'un collège dans l'académie de Poitiers et secrétaire nationale

du Syndicat national des personnels de direction de l'Education nationale (SNPDEN-Unsa). Et de plaider pour «*de la prévention, de l'éducation, des moyens humains pour pouvoir mieux repérer des élèves en souffrance, susceptibles de passer à l'acte*».

Mais, pour l'heure, la surenchère sécuritaire poursuit sa course. A peine quelques heures après la tragédie, le Premier ministre, François Bayrou, a ressorti du chapeau «l'expérimentation» de portiques de détection d'armes à l'entrée des établissements. Il a aussi dit sa volonté de «durcir la réglementation» en vue d'une interdiction «effective» de certains couteaux qui ne sont pas considérés comme des armes. Les 6 000 contrôles organisés entre le 26 mars et le 26 mai ont entraîné la saisie de 186 couteaux et 225 «autres objets», selon les derniers chiffres transmis par le ministère de l'Education nationale. Sur la même période, 587 conseils de discipline pour détention de couteaux, mis au jour pendant ces fouilles ou d'une autre manière, ont eu lieu. Elisabeth Borne avait demandé, dès février, le passage «systématique en conseil de discipline» et «un signalement au procureur via l'article 40» pour «tout port d'arme blanche

détecté». Des préconisations «déjà effectives», faisant l'objet d'un décret qui devrait être publié «courant juin» au Journal officiel, selon le ministère.

UNE PROPOSITION DE LOI DANS LES TUYAUX

En l'état actuel du droit, seuls les officiers de police judiciaire, c'est-à-dire policiers et gendarmes nationaux, sont habilités à mener ce type de fouilles sur réquisition écrite du procureur de la République. Les chefs d'établissements, eux, ne peuvent procéder qu'à des inspections visuelles, en cas de suspicion avérée de violation du règlement intérieur et après avoir obtenu le consentement de l'élève.

Une proposition de loi, «visant à protéger l'école de la République et les personnels qui y travaillent», déposée le 10 janvier par le sénateur centriste (UDI) Laurent Lafon et adoptée le 6 mars en première lecture, envisage de sécuriser la base juridique de ces inspections et fouilles menées par les directeurs d'établissement. Une perspective qui inquiète les syndicats plus qu'elle ne les rassure. «A chacun son boulot!», résume Agnès Andersen, proviseure de lycée à Bischheim (Bas-Rhin) et secrétaire générale d'ID-FO. Les fouilles ne peuvent être la prérogative que d'un officier de police judiciaire formé. Nous ne voulons pas l'être et ne voulons pas non plus que les assistants d'éducation (AED) soient des agents de sécurité. Imaginez: vous ouvrez un sac et il y a une arme. Qu'est-ce qu'on pourrait faire?»

Audrey Chanonat
principale d'un collège

JULIETTE DELAGE

«Le contrôle des sacs n'est pas une solution puisque ce drame s'est produit pendant une fouille.»

ÉDITOS /

Comment la droite baise l'anneau de Bolloré

Par
THOMAS LEGRAND
 Chroniqueur politique

Ils ont la mine réjouie de ces amis et cousins réunis pour une fête de famille. Les stars de la droite se sont précipitées à la sauterelle du 70^e anniversaire d'Europe 1, la radio bollorisée, le 4 juin, au restaurant Baronne à Paris. Le 8 juin, *le JDD*, hebdomadaire bollorisé, dans une opération bien rodée d'autopromotion du groupe, affiche ses invités sur une pleine page : Nicolas Sarkozy, Gérald Darmanin, Laurent Wauquiez, François Bayrou, Eric Ciotti, Rachida Dati et, en majesté, encadré de Constance Benqué et Donat Vidal-Revel, les deux dirigeants-courroies de transmission des désirs de Vincent Bolloré, l'espoir présidentiel du moment de la droite réac :

Bruno Retailleau. La plupart des invités en photo, quasiment tous LR, aucun de gauche, espèrent avoir un peu plus les faveurs de Bolloré qui a réussi à les convaincre qu'il serait le faiseur de roi de 2027. Chacun d'eux consulte régulièrement le parrain Bolloré, qui les choie et les conseille. Le milliardaire a ainsi approuvé, à l'avance, la trahison d'Eric Ciotti et son ralliement à Marine Le Pen en 2022. Il choisit ses favoris du moment. Clairement la pleine page du *JDD* indique que c'est Retailleau. Mais alors qu'il était, par le passé, reproché aux grands médias généralistes et populaires de ne pas être assez irrévérencieux envers les po-

litiques, un autre phénomène apparaît à droite : signe des temps où les puissants ne sont plus les élus mais les empereurs de l'industrie, propriétaires de médias, ce sont maintenant les LR qui se prosternent devant le nouveau chef de clan et en font des tonnes pour être bien vus par Vincent Bolloré. Tant pis si CNews, *le JDD* ou Europe 1 passent leur temps à reprocher au gouvernement, dont LR fait partie, d'être «laxiste» ; tant pis si ce groupe de médias noircit toute l'actualité et «déjournalise» son journal, sa radio et sa télé pour en faire les vaporisateurs des fantasmes de l'extrême droite. Les petits soldats LR, qui se disent tous «et si c'était moi» en pensant à 2027, ayant le sentiment que le prochain président devra avoir été adoubé par Bolloré, passent sur toutes les outrances de ces médias. Médias qui pourtant fustigent l'action du gouvernement dont ils font partie. Il est bien loin ce passé, dans les

années 60 et 70, où Europe n°1 (tel était son nom à l'époque) était considérée comme la radio la plus libre et la plus inclassable. Europe n°1 était aussi la plus innovante. L'un de ses rédacteurs en chef emblématiques, Maurice Siegel, était accusé par le pouvoir gaulliste de «persiflage». Il a été poussé vers la sortie. En 1968, contrairement à France Inter qui obéissait au pouvoir, Europe n°1 fut la première à couvrir, avec des reporters en direct de voitures et motos émettrices, les manifs de mai. Autant dire que l'ADN d'Europe n°1 n'était alors pas l'autoritarisme, ni la connivence avec le pouvoir. La radio s'est assagie dans les années 2000 mais, aujourd'hui, comme les autres titres de Vincent Bolloré, elle est un instrument, non plus au service d'une information journalistique (même d'opinion) mais d'une stratégie grangienne : instaurer une hégémonie culturelle réactionnaire et faire du prochain président de droite son obligé. ◀

ON EST ICI

-41%⁽¹⁾ **-55%**

D'ÉMISSIONS TOTALES DE GAZ À EFFET DE SERRE D'ENGIE D'ICI 2030⁽²⁾

FAIRE AVANCER LA TRANSITION ÉNERGÉTIQUE, C'EST NOTRE RAISON D'ÊTRE.

ENGIE accélère sa trajectoire de décarbonation et consacre chaque année 75% de ses investissements au développement des énergies renouvelables, des batteries et des réseaux électriques. ENGIE, ce sont 98 000 femmes et hommes qui agissent chaque jour pour fournir une énergie décarbonée, abordable et fiable, et ainsi faire de la transition énergétique une réalité. #AgissonsEnsemble

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

⁽¹⁾D'émissions totales de gaz à effet de serre d'ENGIE en 2024, par rapport à 2017, dans le monde.
 Source : Databook 2024. ⁽²⁾Par rapport à 2017, dans le monde.
 Plus d'informations sur engie.com/on-est-ici-dans-la-transition-energetique
 ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2435285011 € - RCS NANTERRE 542107651. © Nicolas Pollet-Villard.

engie

TUERIE EN AUTRICHE Un pays ébranlé par une horreur sans précédent



A Graz, mardi, après la tuerie. PHOTOS BORUT ZIVULOVIC ET ALEX HALADA. AFP

Un homme de 21 ans a ouvert le feu dans son ancien établissement scolaire de Graz mardi matin, faisant au moins dix morts et plusieurs blessés graves, avant de se suicider.

Par
CÉLINE BÉAL
Envoyée spéciale à Graz

Devant le lycée, une jeune femme hésite, sans doute impressionnée par les policiers et les caméras de télévision plantées non loin de là. Puis elle sort deux gerbes de fleurs de son sac à dos, les accroche sur le grillage et s'éloigne sans un mot, les larmes aux yeux. La banque d'en face est fermée «pour raison de sécurité»; une cycliste attend, par habitude dans ce pays, que le feu passe au vert pour traverser même si la rue est déserte, bloquée à la circulation par les forces de l'ordre. Dans cette artère bordée d'immeubles modernes, proche du centre de la deuxième plus grande ville d'Autriche, c'est le silence qui frappe, en ce début d'après-midi.

«UN JOUR SOMBRE»

Quelques heures plus tôt, mardi au matin, dix personnes ont été tuées dans une fusillade dans les murs de l'établissement lycée de la Dreierschützengasse. Le bilan initial était de neuf morts, une dixième victime est décédée de ses blessures en fin de journée. En début de soirée, le père d'un élève français de 17 ans a annoncé que son fils faisait partie des personnes tuées dans la fusillade. «La police est venue à 18h30 pour nous en informer», a-t-il déclaré à l'AFP, souhaitant rester anonyme. Le nombre de morts pourrait encore augmenter: une dizaine de personnes sont grièvement blessées, avec un pronostic vital engagé pour certaines. Dans la matinée, les lieux avaient été rapidement sécurisés et évacués après les premiers appels

signalant des cris et des coups de feu. Une cellule de crise a pris les élèves en charge dans le lycée.

Mardi soir, l'identité exacte des victimes n'avait pas encore été rendue publique. Il s'agirait, selon les médias, pour la plupart d'entre elles d'élèves du lycée, ainsi que d'un enseignant : sept sont de sexe féminin, trois de sexe masculin.

L'auteur des coups de feu, un ancien élève de 21 ans – et de nationalité autrichienne précisent les officiels – armé d'un pistolet Glock et d'un fusil de chasse qu'il avait acquis légalement, s'est suicidé dans les toilettes après cet *amoklauf*, le mot allemand pour désigner une «*crise de folie meurtrière*», un mot repris par tous dans les prises de parole qui se sont succédé toute la journée. Il avait été scolarisé dans cet établissement secondaire accueillant environ 400 jeunes de 14 à 18 ans, mais n'avait pas terminé son cursus.

Loin des drames de ce genre qui secouent régulièrement les Etats-Unis et d'autres pays occidentaux, le choc est énorme dans la paisible Autriche, qui figure parmi les dix Etats les plus sûrs du monde, d'après l'Indice mondial pour la paix (Global Peace Index) et qui n'avait connu jusqu'alors aucun acte de violence de cette ampleur en milieu scolaire. Une Américaine mère de deux enfants scolarisés non loin du lycée rencontrée mardi s'est dit «*choquée*» : «*Dans mon pays d'origine, on sait que cela arrive plus souvent, mais que cela se produise ici, c'est du jamais vu.*» Une «*tragédie nationale*, selon les mots du chancelier, Christian Stocker. C'est un jour sombre, un excès de violence impensable».

Lors d'une conférence de presse à Graz mardi après-midi, le dirigeant conservateur a appelé la société autrichienne à l'*«unité»* et à l'*«humanité»*, qui seraient les meilleures réponses à la violence. Des mots répétés dans la foulée par d'autres responsables politiques de tous bords, eux aussi ayant accouru au chevet du lycée de la Dreierschützengasse : du ministre de l'Intérieur conservateur à son collègue libéral du ministère de l'Education ; du gouverneur de la province, d'extrême droite, à la maire de la ville, communiste.

Le gouvernement a décreté trois jours de deuil national. Les drapeaux sont en berne et, pour leur match de qualification pour la coupe du monde à Saint-Marin, les joueurs de l'équipe nationale autrichienne porteront un «*maillot de deuil*». Le pays respectera une minute de silence ce mercredi à 10 heures, l'heure à laquelle l'assaillant a surgi dans son ancien lycée et a ouvert le feu mardi.

Giorgia Meloni en Italie, Viktor Orbán en Hongrie, Volodymyr Zelensky en



Ukraine... Face à l'épreuve, de nombreux dirigeants européens ont fait part de leur émotion. «*Les nouvelles de Graz me touchent au cœur*», a souligné sur X la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen. Le président français Emmanuel Macron a lui aussi fait part de sa «*vive émotion*» et adressé «*aux proches des victimes*» comme «*au peuple autrichien*» toute «*la solidarité de la France*», où une assistante d'éducation a été tuée à l'arme blanche mardi matin.

«*Nos pensées vont à nos amis et voisins autrichiens et nous partageons leur deuil*», a commenté pour sa part le chancelier allemand Friedrich Merz après cette «*horrible*» attaque.

«*La Serbie ressent votre douleur, parce que nous avons aussi vécu des tragédies dont le souvenir est encore frais et dont les cicatrices sont profondément imprimées dans le cœur de chacun d'entre nous*», a réagi son président Aleksandar Vucic. En 2023, neuf élèves ainsi que le gardien d'une école du centre de Belgrade avaient été tués par balles par un élève de 13 ans.

Mardi après-midi, dans la salle de réunion de l'église Saint-Vincent, non loin du lieu de l'attaque, on a déjà observé une minute de silence à Graz avant de passer à l'ordre du jour, un exposé sur les droits des travailleurs immigrés. «*Toute la journée, les gens qui sont venus à l'église étaient sidérés*, rapporte le père Bernhard Pesendorfer. Parce qu'on ne connaît pas le mobile du tireur, les gens ne savent pas quoi penser» ... et lui ne sait pas quoi dire. Il doit faire un sermon dans l'heure et ne sait pas encore si certains de ses paroissiens sont parmi les victimes. Bernhard Pesendorfer s'en remet à Dieu pour «*trouver les mots*».

«ON M'A ENVOYÉ DES CLIPS»

L'influent journal semi-tabloïd *Kronen Zeitung*, lui, ne fait preuve d'aucune retenue et spécule sur le profil du tireur, qui aurait été motivé par des idées de vengeance, se sentant victime de harcèlement. «*L'enquête suit son cours*», répond calmement la police de Graz, qui a déployé des effectifs par centaines et demande aux jeunes de ne pas publier d'images et de vidéos prises dans la matinée sur les réseaux sociaux. Elle leur demande plutôt de les lui faire parvenir via un lien de partage, pour aider l'enquête.

Mais des vidéos, authentiques ou non, circulent déjà, et la jeunesse dans tout le pays a les yeux rivés sur ses écrans. «*On m'a envoyé des clips où l'on voyait des corps sous des draps, alignés sur la pelouse du lycée, et une autre dans laquelle on voyait une porte barricadée*», témoigne Julia, 23 ans, habitante du quartier. Elle rentre chez elle après une journée à rassurer au téléphone les parents des enfants de la crèche où elle travaille, non loin de là. Beaucoup étaient inquiets pour la sécurité de leurs enfants.

A la télévision, des psychologues dispensent des conseils aux parents pour aborder le sujet avec leurs enfants confrontés indirectement à ce déferlement de violence, à un moment où ils devraient se concentrer sur les examens de fin d'année ou sur les vacances d'été qui arrivent. Sur le site internet du lycée de la Dreierschützengasse, la devise de l'établissement est mise en exergue : «*Apprendre ensemble, pour la vie*».

«Toute la journée, les gens qui sont venus à l'église étaient sidérés. Parce qu'on ne connaît pas le mobile du tireur, les gens ne savent pas quoi penser.»

Bernhard Pesendorfer
prêtre à Graz

Libération

ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT !



Offre intégrale
34,90€ par mois

au lieu de 76,60€
prix de vente
au numéro

Abonnez-vous ici



ou par téléphone
au 01 55 56 71 40
du lundi au vendredi
de 9H à 18H

- Le journal papier livré chez vous
- L'accès à tous les contenus du site et de l'application

A découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération,
Service abonnement, 45 Avenue du Général Leclerc,
60643 CHANTILLY CEDEX. Offre réservée aux particuliers.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale de Libération

Mon abonnement intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi par portage * + l'accès au site et à l'application Libération sans publicité + des newsletters exclusives

Nom _____ Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____

Numéro de téléphone _____

E-mail _____ @ _____

(obligatoire pour profiter des services numériques et accéder à votre espace personnel sur liberation.fr)

Date de début souhaitée de l'abonnement *

Règlement par carte bancaire 34,90€ par mois (au lieu de 76,70€, prix de vente au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

_____ Expire le _____ mois _____ année

Règlement par prélèvement SEPA.

Je m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment

IBAN _____

BIC _____

Signature obligatoire :

Règlement par chèque. Je paie en une seule fois par chèque de 384€ pour un an d'abonnement (au lieu de 920,40€, prix au numéro).

(1) La date de début d'abonnement peut varier selon le planning de parution ou le délai de réception et de traitement du formulaire d'abonnement. Nous tâcherons de nous rapprocher le plus possible de la date souhaitée.
Offre pour les particuliers valable jusqu'au 31/12/2025 pour un abonnement en France métropolitaine. La livraison est assurée par un porteur avant 8h dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations requises sont nécessaires à Libération pour la mise en place et la gestion de l'abonnement.
Conformément à la loi «informatique et libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un mail à données-personnelles@liberation.fr. Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur https://www.liberation.fr/cgv/



L'entrée du tunnel présenté à des journalistes par l'armée israélienne devant l'hôpital de Khan Younès dimanche. PHOTO R. ZVULUN. REUTERS



A l'intérieur du tunnel frappé par

A Gaza, Tsahal veut mettre de la poudre aux yeux des journalistes

La colonne de tout-terrain – un blindé, quatre humvees – s'ébranle. Il est 13 heures, dimanche. Depuis le 7 octobre 2023, Israël refuse tout accès indépendant dans la bande de Gaza à la presse internationale sauf exceptions dûment encadrées – mais cela fait six mois qu'elle n'avait même pas entrouvert la porte. Dimanche, ils sont cette fois une quinzaine de journalistes, dont le correspondant de *Libération*, en embed, c'est-à-dire escortés par l'armée israélienne sans liberté de circuler indépendamment. Direction l'hôpital européen à Khan Younès, pour voir la dernière demeure de Mohammed Sinwar, frère de Yahya tué en août 2024, devenu depuis son successeur à la tête du Hamas à Gaza. Mohammed Sinwar est mort le 13 mai dans un complexe de tunnels touché par des frappes israéliennes.

Après avoir traversé la frontière, calme clôture où quelques Israéliens curieux végètent, le cortège prend le nouveau corridor de Morag, qui coupe la bande entre Khan Younès et Rafah. Le bitume est parfois frais, parfois inexistant : le tracé n'apparaît pas encore sur les cartes. On le quitte pour remonter au nord via la route Salah al-Din, artère de toute la bande de Gaza. Chaque maison ou presque est un tas de béton avachi, des tiges d'acier en guise de squelette. Ce sont des scènes vécues dans toute l'enclave, de Rafah à Beit Hanoun, familières aussi dans d'autres théâtres du conflit, à Jénine et Tulkarem en Cisjordanie ; à Jérusalem-Est ; dans les déserts du Néguev

L'armée israélienne a laissé entrer dimanche un petit groupe de reporters, dont le correspondant de «Libération», dans Khan Younès (sud de l'enclave palestinienne) pour voir le lieu où le chef du Hamas, Mohammed Sinwar, a été tué.

Par NICOLAS ROUGER Envoyé spécial à Khan Younès

REPORTAGE

et du sud de Hébron. Ce sont les marqueurs d'une unité de la souffrance palestinienne.

Complexe souterrain

Certaines façades criblées de balles parlent de combats plus violents. Les journalistes israéliens conjecturent que c'est là où l'armée est entrée à pied parce qu'elle pensait retrouver des otages. C'est la guerre, le monde de l'incongru. «Le lavomatic d'Arkadi vous souhaite de joyeuses fêtes de Chavouot», crie un graffiti énorme en hébreu. Un peu plus loin, un balcon reste intact, solitude fleurie dans un monde sable et gris. A l'approche de l'hôpital, on voit encore quelques tentes vides claquer dans le vent, restes de campements

qui abritaient des dizaines de milliers de personnes. Plus rien ne bouge, sauf un chaton famélique cherchant l'aumône d'un soldat. A l'entrée de l'hôpital, un tank est garé en dessous d'un panneau «NO PARKING». «Les masques, les masques, les gars, crie un officier à ses hommes. Ils sont étrangers et ils ont le droit de tout filmer.» Les militaires craignent qu'on leur fasse la vie dure à l'étranger. Chaque journaliste reçoit un petit bracelet jaune et passe sur le parking des urgences, où l'attendent trois rangs de chaises sous une tente et un grand trou béant, le travail du génie militaire : au fond, une petite ouverture donne sur le tunnel. Le porte-parole de l'armée, le brigadier général Effie Defrin, est fier

de présenter la précision du plan israélien. Le but, dit-il, était de sectionner le tunnel en frappant des deux côtés de l'hôpital, pour l'enfermer à l'intérieur, sans sortie, tout en laissant le bâtiment au-dessus intact.

En Israël, personne ne remet plus en cause la nécessité de frapper un hôpital, assimilé entièrement à l'infrastructure du Hamas. Le militaire communicant souligne le cynisme de l'organisation islamiste, mais remarque aussi qu'il est impossible de croire que le personnel ou les organisations internationales ne connaissaient pas l'existence du tunnel. Pourtant, pas de sortie dans l'hôpital, ou en vue : les portes du complexe souterrain sont pour la plupart dissimulées dans des habitations privées. L'armée veut ménager la conscience de la communauté internationale. «L'hôpital était évacué au moment de l'attaque», répète Effie Defrin. Les journalistes sont interloqués : de multiples vidéos et témoignages de personnel soignant montrent que le complexe hospitalier abritait au moins 200 patients et plusieurs dizaines d'employés au moment de l'attaque. Au moins 16 personnes ont été tuées dans celle du 13 mai, selon les autorités de santé de Gaza.

Claustrophobie du tunnel

L'hôpital était aussi le point de rendez-vous pour les évacuations médicales : le 13 mai, 200 enfants et leurs accompagnateurs y attendaient enfin le départ de Gaza par le point de passage de Kerem Shalom, une opération



Tsahal lors de l'opération du 13 mai. PHOTO O. ZWEIGENBERG. AP

menée par l'Organisation mondiale de la santé et les Emirats arabes unis en coordination avec l'armée israélienne. Aujourd'hui, les lieux sont déserts, enfants, civils, patients et personnel médical ont disparu. Ne restent que les soldats de Tsahal.

Un test ADN a confirmé l'identité de Mohammed Sinwar, mais pas la cause de son décès : onde de choc, asphyxie ? En tout cas, le tunnel n'a pas été détruit. Après les frappes, l'armée israélienne aurait empêché tout déblaiement, survolant et frappant l'endroit avec des drones. Finalement, des ingénieurs militaires et des unités d'infanterie ont investi l'hôpital la semaine dernière. «Nous avons creusé un trou pour laisser sortir les gaz nocifs qui s'accumulent dans un tunnel fermé, et puis cette tranchée», explique un officier.

Chaque journaliste est invité à y descendre quelques minutes, un masque chirurgical collé sur la bouche. L'odeur nauséabonde, légèrement sucrée, de cadavre et la décomposition s'ajoute à la claustrophobie du tunnel : moins de 2 mètres de hauteur, un peu plus d'un mètre de large. Dans la petite salle où Mohammed Sinwar aurait été retrouvé, il y a des matelas et des couvertures, des restes de nourriture, des flaques brunes de liquide humain. Il y avait aussi «beaucoup d'argent et des armes», selon Effie Defrin, et quatre autres corps, dont ceux des officiers du Hamas, Muhammad Shabana et Mahdi Kawara. Les deux autres n'ont pas été publiquement identifiés. La veille de l'attaque, l'otage israélo-américain Edan Alexander, qui aurait été retenu à proximité de Sinwar, avait été libéré à Khan Younès.

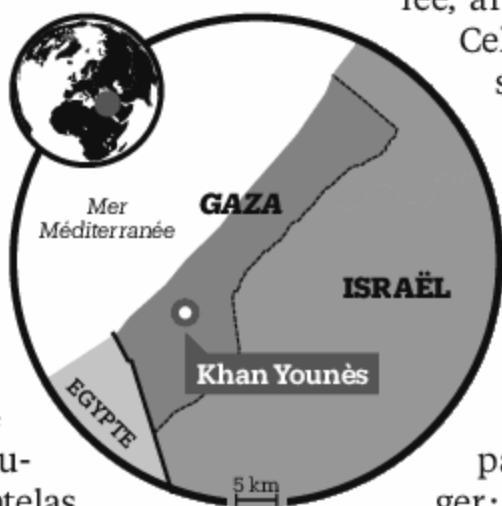
Le frère cadet de Yahya Sinwar avait la réputation d'être inflexible et cruel : chez certaines têtes pensantes israéliennes, l'espoir est que son élimination pourrait pousser à la reddition du Hamas, qui subirait aussi la pression créée par le nouveau mécanisme d'aide humanitaire. «Nos renseignements montrent que nos centres de distribution rendent le Hamas

fou», s'enorgueillit Effie Defrin, avant de se corriger, «je veux dire les centres de distribution de l'organisation américaine GHF». Reste à savoir à qui parler d'un éventuel accord : il ne reste qu'un seul gradé islamo-nationaliste encore vivant dans Gaza, Ezz al-Din al-Haddad, commandant des brigades septentrionales du Hamas. Tsahal refuse de donner une opinion officielle sur l'émergence d'un nouveau leadership.

Clair-obscur pestilentiel

La guerre continue, imperturbable. Autour de l'hôpital, des explosions résonnent à intervalles réguliers. Israël affirme chaque jour frapper «des dizaines de cibles terroristes», sans préciser exactement de quoi il s'agit. Le son trahit la provenance : démolition contrôlée, artillerie, attaques aériennes. Cela ne semble pas déranger les soldats qui, avachis sur des chaises en plastique, observent les journalistes. «Cela fait trois semaines qu'on est là, on ne sait pas combien de temps on va rester», témoigne l'un d'entre eux. Ils ne voient pas vraiment de combats, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de danger : la semaine dernière, huit soldats sont morts, dont quatre dans l'écroulement d'une maison à Khan Younès.

A 16 heures, le cortège repart en sens inverse. La visite aura duré moins de trois heures pour deux minutes de clair-obscur pestilentiel. Les journalistes n'auront évidemment pas vu ou parlé à des Gazaouis, mais pas non plus parlé aux soldats israéliens, ni même aperçu la dépouille, l'argent et les armes de Mohammed Sinwar ou encore l'intérieur de l'hôpital ou même les cratères des frappes. Où sont-ils ? Haussements d'épaules, personne ne sait vraiment. Pourtant, nous étions presque dessus : des images de vidéosurveillance ont montré quatre frappes à quelques mètres de distance, juste devant la guérite d'entrée, où les journalistes ont reçu leurs petits bracelets jaunes. Le sol s'y est écroulé. Les trous ont depuis été recouverts. ◀



Libération

Pourquoi Doctolib a-t-il ôté le filtre permettant de chercher un médecin sans dépassement d'honoraire ?

Le journal «Fakir» a-t-il eu recours à l'IA pour réaliser un livre de coloriage avec Guillaume Meurice ?

Guerre en Ukraine : le dernier bilan est-il crédible ?

Aide humanitaire à Gaza : que sait-on des nouveaux tirs israéliens sur des sites de distribution alimentaire ?

**Vous demandez
nous vérifions**



Check News

LE MOTEUR DE RECHERCHE HUMAIN |





Check News

Los Angeles : pourquoi les robots-taxis Waymo sont-ils ciblés par les protestataires ?

Récemment implantées dans la ville, les bruyantes voitures autonomes de Google exaspèrent les riverains des sites de recharge... Mais d'autres raisons pourraient expliquer pourquoi ces véhicules font l'objet de vandalisme. Carrosserie taguée, pneus crevés, pare-brise explosé, voire l'ensemble du véhicule incendié... Au moins six «robots-taxis» auraient été détruits ces derniers jours, forçant l'entreprise à interrompre leur circulation dans le centre-ville. PHOTO AP

Gavin Newsom, l'ambitieux gouverneur de Californie devenu opposant n°1 à Trump

En plein bras de fer avec le président américain depuis le déploiement de milliers de militaires à Los Angeles, le démocrate, auparavant adepte d'une ligne prudente, durcit le ton... et place ses pions pour l'élection de 2028.

Par
FRÉDÉRIC AUTRAN

Parfois, l'histoire impose les rôles. Depuis le retour fracassant au pouvoir de Donald Trump en janvier, le gouverneur démocrate de Californie, Gavin Newsom, avait choisi d'évoluer sur une ligne de crête dans ses rapports avec la Maison Blanche, alternant bras de fer judiciaire et gestes de conciliation. Une stratégie tempérée, parfois mal perçue dans son propre camp, plus enclin à une opposition frontale. Le déploiement exceptionnel de milliers de soldats dans les rues de Los Angeles, ordonné par Trump après des tensions liées aux raids de ses services migratoires, a fait voler en éclats cette ligne prudente.

«Je suis disposé à faire tout ce que je peux pour défendre les intérêts des personnes que je représente, mais pas lorsque notre Constitution et l'état de droit sont bafoués. Nous avons tous nos lignes rouges. Voici la mienne», a déclaré Newsom, 57 ans, au *Los Angeles Times*. Déjà fermement opposé à l'envoie week-end de la garde nationale, le gouverneur a fustigé lundi le choix inédit du Président de déployer en prime des militaires d'active, l'accusant de «vouloir provoquer le chaos» et d'alimenter un «fantasme dictatorial». «Le Président outrepasse par la force l'autorité du gouver-

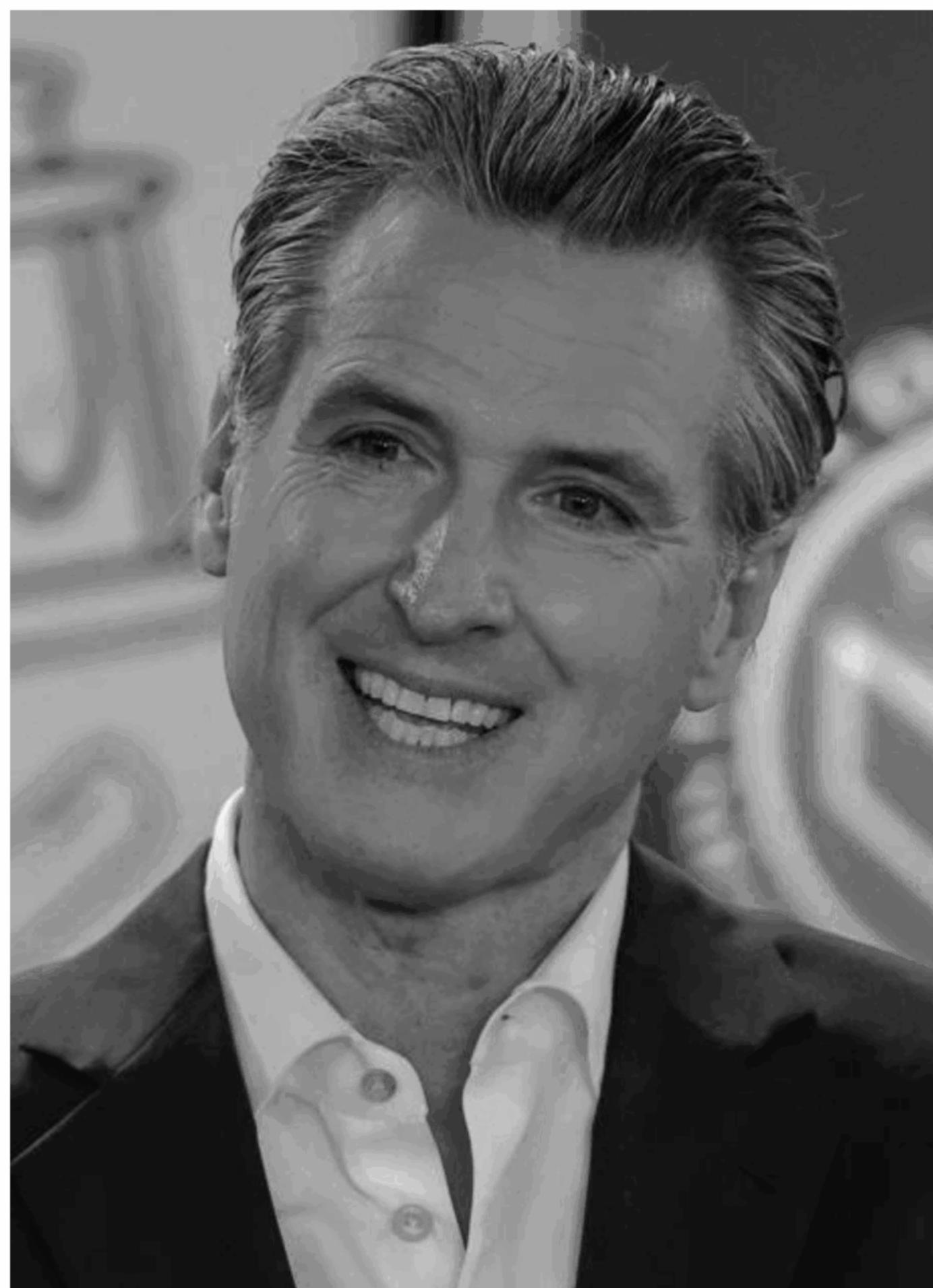
L'HOMME DU JOUR

neur et se sert de l'armée comme d'une arme politique», a dénoncé Jack Reed, sénateur de l'Etat de Rhode Island, figure influente des démocrates au sein de la commission des forces armées. Dans cette dérive despote sans précédent, Trump ne se contente pas de repousser les limites du pouvoir exécutif et de piétiner celui du gouverneur californien. Il attaque l'homme. Dans un moment stupéfiant, il a ainsi publiquement suggéré lundi que son «tsar des frontières», Tom Homan, mette à exécution ses menaces d'arrêter Newsom pour entrave à la politique migratoire fédérale.

«Le président des Etats-Unis vient d'appeler à l'arrestation d'un gouverneur en exercice. C'est un pas incontestable vers l'autoritarisme», a réagi aussitôt le démocrate. Qu'il l'ait voulu ou non, le bras de fer constitutionnel engagé par Trump fait désormais de lui

l'opposant numéro 1 au Président. Un rôle exposé et périlleux que l'ambitieux quinquagénaire, possible candidat à l'investiture démocrate pour la présidentielle de 2028, avait plutôt esquivé ces derniers mois, préférant le compromis à la confrontation. Pris pour cible, il n'a désormais plus le luxe de l'ambiguïté.

Progressisme. Né en 1967 à San Francisco, au sein d'une famille solidement ancrée dans les sphères du pouvoir californien, Gavin Newsom commence sa carrière dans le vin. En 1992, avec l'appui financier du milliardaire pétrolier Gordon Getty, proche de son père, il fonde le PlumpJack Group, qui prospère dans la Napa Valley et à San Francisco. En 1995, il soutient la campagne de Willie Brown à la mairie, et devient en 1997 le plus jeune élu du conseil municipal. Il gravit ensuite les échelons, accédant à la mairie de San Fran-



Gavin Newsom à Compton (Californie), le 5 juin. PHOTO DANIEL COLE. REUTERS

cisco en 2004, puis au poste de gouverneur en 2019. Élu au moment où l'aile gauche du Parti démocrate, emportée par le sénateur socialiste Bernie Sanders, semble

sur le point de prendre le dessus sur la frange plus néolibérale, Gavin Newsom incarne alors un progressisme assumé. Il promet un accès universel à la santé, un «plan

Marshall» pour le logement, une lutte féroce contre la pauvreté infantile. Son premier mandat est jalonné de mesures emblématiques pour les démocrates: moratoire sur la peine de mort, lois anti-armes, encadrement des loyers, élargissement de la couverture santé, interdiction des prisons privées, extension du congé maladie. Mais son bilan reste contrasté. La Californie, l'Etat le plus riche du pays, est minée par un déficit budgétaire massif, une criminalité en

«Le président des Etats-Unis vient d'appeler à l'arrestation d'un gouverneur en exercice. C'est un pas incontestable vers l'autoritarisme.»

Gavin Newsom

hausse et une crise du logement endémique. Newsom est aussi vivement critiqué pour sa gestion rigide de la pandémie de Covid-19, d'autant plus après avoir enfreint ses propres règles lors d'un dîner luxueux dans un restaurant triplement étoilé. Malgré ce scandale, il survit à une procédure de révocation en 2021. Facilement réélu en 2022, il ne pourra pas briguer un troisième mandat: ses ambitions politiques pourraient donc naturellement le mener vers Washington.

Recentrage. Interrogé sur son éventuelle candidature en 2028, Gavin Newsom reste évasif. L'élégant quinquagénaire au look hollywoodien, sourire *bright* et chevelure grisonnante soigneusement gominée, affirme n'avoir rien décidé. Mais pour ses détracteurs, notamment à gauche, ses récentes prises de position trahissent un recentrage stratégique: il lance en mars un podcast où il échange avec des figures conservatrices comme Steve Bannon ou Charlie Kirk; critique les dérives du sport inclusif féminin; fustige un Parti démocrate «toxique» et prisonnier de la «cancel culture». Autant de signaux envoyés à l'électorat national.

Avec 46% d'opinions favorables en Californie, selon une enquête de l'université de Berkeley, Newsom reste nettement à la traîne derrière d'autres figures démocrates évoquées pour 2028, comme Josh Shapiro (Pennsylvanie) ou Gretchen Whitmer (Michigan). L'affrontement avec Donald Trump lui offre une occasion en or de hausser son profil national. Une arrestation – improbable mais possible – ferait de lui un martyr de la cause démocratique. Mais le combat n'est pas dénué de risques, à commencer par celui d'apparaître faible sur l'immigration et la sécurité, les deux zones de confort du président milliardaire. ◀



LIBÉ.FR

En Turquie, Erdogan veut mettre le principal parti d'opposition à sa botte

Après l'incarcération du maire d'Istanbul en mars, le gouvernement turc multiplie les arrestations et les enquêtes contre le Parti républicain du peuple (CHP), principale force d'opposition, avec l'espoir de le transformer en coquille vide. Le chef de l'Etat turc va jusqu'à décrire le CHP comme une «organisation criminelle», dont les «tentacules» mèneraient jusqu'aux «services de renseignements étrangers». Analyse à lire en intégralité sur [Liberation.fr](#) PHOTO REUTERS

Aisne Deux pompiers retrouvés ensevelis sous des décombres

Les corps de deux pompiers volontaires, âgés de 22 et 23 ans, ont été retrouvés sans vie, mardi, dans les décombres d'un immeuble à Laon, au lendemain de leur disparition alors qu'ils lutttaient contre l'incendie de ce bâtiment du centre historique. Une enquête a été ouverte contre X des chefs d'homicides involontaires. «A ce stade, aucun élément ne vient étayer l'hypothèse d'un déclenchement intentionnel de l'incendie», a souligné le procureur de Laon, Guillaume Donnadieu. Ils «ont perdu la vie en portant secours, fidèles jusqu'au bout à leur engagement», a salué sur X Emmanuel Macron. Le pays est aux côtés de leurs familles et de l'ensemble des sapeurs-pompiers de France.» (avec AFP)

Sénat La loi contre la «fast fashion» adoptée

Un an après l'Assemblée nationale, le Sénat a voté mardi une proposition de loi contre l'essor de la «fast fashion» visant Shein et ses vêtements à la main-d'œuvre peu chère expédiés depuis la Chine. C'est «un bon point de départ pour agir au niveau européen», a salué la ministre de la Transition écologique, Agnès Pannier-Runacher, à la manœuvre durant l'examen du texte, promettant une notification à la Commission européenne pour sécuriser juridiquement la démarche. Députés et sénateurs vont désormais devoir s'accorder sur un texte commun. (avec AFP)

Pic de chaleur Jusqu'à 38 °C attendus dans les prochains jours

Depuis mardi et jusqu'à ce week-end, la France métropolitaine a des allures d'été. Bien que la saison estivale n'ait pas encore officiellement commencé, les températures vont largement dépasser les 30°C, du sud-ouest au nord-est du pays. Un pic de chaleur exceptionnel pour la période, mais de plus en plus fréquent. «Aujourd'hui, les températures estivales sont comprises entre 30°C et 35°C. C'est la nouvelle "norme". Entre 35°C et 40°C, cela relève encore de l'exceptionnel», précise Christine Berne, climatologue. S.Ga

Nouvelle menace de suppressions de postes dans la fonction publique

«Y a-t-il trop de fonctionnaires en France?» Le débat-bruit de fond permanent a été relancé ce week-end par deux ministres qui préparent le budget 2026 et les esprits à 40 milliards d'euros d'économies. C'est Amélie de Montchalin, la ministre des Comptes publics, qui a ouvert les hostilités dans le *JDD* version Bolloré en expliquant que «les ministères devront dépenser moins l'année prochaine que cette année», et que, «à ce stade, pour être très claire, le compte n'y est pas». Tout en disant refuser un «*rabet aveugle*», elle a indiqué vouloir demander, «ministère par ministère, à revoir les besoins de recrutement d'une part et les revalorisations salariales d'autre part». Mais aussi «revoir [la] tendance» à la hausse du nombre de fonctionnaires. En allant jusqu'à supprimer des postes? «Il faut qu'on engage la baisse du nombre de fonctionnaires», a effectivement complété le ministre de l'Economie, Eric Lombard, dimanche sur France Inter, précisant que «des nombres ne sont pas encore fixés». A cinq semaines de la présentation par le Premier ministre, François Bayrou, de ses premiers

arbitrages budgétaires, la machine à fantasmer de la «*rationalisation*», de la «*simplification*», du «*faire mieux avec moins*» est donc remise en marche, avec son lot d'omissions ou de biais.

Hôpital. Un exemple, pioché sur LCI lundi, à l'occasion d'un débat en plateau sur le thème «*Peut-on réduire le nombre de fonctionnaires?*» Pour éclairer le téléspectateur, une statistique, issue du site Fipeco, affichée sur la gauche de l'écran: entre 1997 et 2022, le nombre de fonctionnaires a augmenté de 23%, contre 18% pour le privé et 14% pour la population française. Or, comme le souligne l'historien Emilien Ruiz dans un billet publié lundi, on pourrait tout aussi bien aller piocher, dans le dernier rapport annuel sur l'état de la fonction publique (pdf), une courbe montrant qu'entre 2014 et 2022, la part de l'emploi public dans l'emploi total est passée de 21,5% à moins de 19,8%. En 1989, elle était de 22%. L'historien rappelle aussi que les évolutions de ces effectifs ne sont pas tant budgétaires

et techniques que politiques. Ainsi, en 2023 (dernières données disponibles), l'Insee dénombrait 5,8 millions d'agents publics en France, «soit 61900 agents de plus que l'année précédente (+1,1%), une hausse supérieure à celle de 2022 (+0,3%)». Mais principalement due à la fonction publique hospitalière (+1,9%), et essentiellement portée par des contractuels (+4,9%) quand le nombre

ANALYSE

de fonctionnaires restait quasi stable (-0,1%). «Alors je veux bien qu'on s'attaque à faire baisser les effectifs à l'hôpital, mais je ne pense pas que ce soit une très bonne politique», ironise Mylène Jacquot, la numéro 1 de la CFDT fonction publique. Lessorties gouvernementales contrariant d'autant plus les organisations syndicales du secteur public que celles-ci voudraient plutôt, ces temps-ci, mettre l'accent sur l'urgence salariale. Après les exceptions 2022 et 2023, années marquées par une explosion de l'inflation, la tradition du gel du point d'indice a repris son cours en 2024 et 2025. Selon les calculs de FO, qui a comparé l'évolution du point d'indice et l'inflation

depuis 2000, le premier a décroché de 31,5% par rapport à la seconde. Or à en croire Amélie de Montchalin, mardi sur RTL, ce serait justement à cause du gonflement des effectifs: «Plus de fonctionnaires, ça a eu une conséquence très négative sur les fonctionnaires: c'est que ceux qui étaient en poste n'ont pas pu être augmentés.»

Sexiste. Autre sujet de mécontentement, le gouvernement a supprimé cette année la garantie individuelle du pouvoir d'achat, une prime mal-aimée des syndicats mais qui avait pour mérite minimal de permettre aux agents dont la rémunération avait décroché de l'inflation depuis quatre ans d'être remis à niveau. S'ajoute la réduction de 10% des indemnités en cas d'arrêt maladie, qui touche toutes les populations, femmes enceintes comprises, ce qu'ont dénoncé les syndicats de la fonction publique dans un communiqué: «Ce choix politique constitue une discrimination sexiste manifeste et une attaque contre les droits des femmes et leurs conditions matérielles de vie.»

FRANTZ DURUPT

Colombie: au moins quatre morts dans une vaste série d'attaques coordonnées

Au moins deux policiers et deux civils ont été tués et douze personnes blessées dans le sud-ouest de la Colombie, mardi, meurtri par une série d'attentats à la bombe. Seize attaques armées, explosions de voitures piégées et de drones ont visé de manière coordonnée des postes de police et des bâtiments municipaux à Cali, troisième ville du pays, et plusieurs municipalités voisines, a indiqué Carlos Fernando Triana.

Selon le chef de la police, qui a qualifié ces attaques de «démentielles», les guérilleros commémorent l'anniversaire de la mort en 2022 d'un ex-



A Villa Rica, région du Cauca. PHOTO J.SARMIENTO.AFP

commandant, alias «Mayimbu». Des affrontements entre groupes armés illégaux et l'armée auraient également éclaté dans la région du Cauca et du Valle del Cauca.

Dans ces deux départements, les forces dissidentes, commandées par Iván Mordisco, occupent de vastes zones de culture de coca, principal ingrédient de la cocaïne.

Depuis plusieurs semaines des spéculations fleurissent autour de l'état de santé de Mordisco, qui aurait été blessé lors d'une opération militaire, et sa possible arrestation. Ces attaques coordonnées pourraient être en lien. Elles surviennent par ailleurs trois jours après la tentative d'assassinat contre le sénateur de droite Miguel Uribe, prétendant à la présidence et toujours dans un état grave.

(avec AFP)

22 %

de la population de manchots a disparu dans un secteur clé de l'Antarctique entre 2009 et 2024 selon une enquête publiée mardi dans la revue *Nature Communications*. La zone des mers de Weddell et de Bellingshausen, qui couvre 2,8 millions de km², héberge environ 30% de l'ensemble de la population de manchots empereurs. «C'est un résultat très préoccupant, mais ce n'est pas nécessairement symbolique du reste de l'Antarctique», expose Peter Fretwell, coauteur de l'étude. Selon certaines projections, l'espèce pourrait toutefois s'approcher de l'extinction d'ici 2100 si le réchauffement climatique suit sa trajectoire actuelle.

ZEP**LA ZEP ET «LIBÉRATION»**

En publiant ces témoignages, Libération poursuit son aventure éditoriale avec la Zone d'expression prioritaire, média participatif qui donne à entendre la parole des jeunes dans toute leur diversité et sur tous les sujets qui les concernent. Ces récits, à découvrir aussi sur Zep.media, dressent un panorama inédit et bien vivant des jeunesse de France. Retrouvez les précédentes publications sur *Libération.fr*.

JOB D'ÉTÉ

«Même un travail “simple” peut broyer»

Le temps d'une saison, ils livrent chez Amazon, s'ennuient au ministère de l'Intérieur, guident les voyageurs aux JO, servent des burgers à la pelle ou travaillent à l'usine. Ils racontent les cadences souvent infernales, le ras-le-bol qui pointe et malgré tout, leur jeunesse à vivre.

Par
ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE Dessin JAMES ALBON

«UN PARFUM SUCRÉ-VANILLÉ VITE ÉCŒURANT» **LÉNA, 20 ANS, SERVICE CIVIQUE, PARIS**

«C'est l'été. La période des partiels est passée. Je rentre chez mes parents en Vendée. Pour une saison sur la côte, je m'y suis prise trop tard. J'ai besoin de sous. J'avais d'autres plans mais l'usine recrute. Alors je signe pour un contrat de deux mois en intérim dans une usine de gâteaux. Ma journée commence dans le vestiaire. J'enfile ma paire de chaussures de sécurité. Puis ma charlotte, ma blouse et mes bouchons d'oreille. Je suis fin prête. A l'intérieur, on

communique entre nous par des gestes ou on essaie de gueuler plus fort que la machine. Je suis assignnée au même poste qu'hier : au bout du tapis, ligne C. L'endroit dégage un parfum sucré-vanillé vite écoeurant. Les biscuits sont dans leur étui. Les étuis dans leurs boîtes. Je dois faire deux rangées de cinq dans un carton positionné au préalable. Scotcher le carton. C'est tout. A l'autre bout de la ligne, les pâtissiers préparent la mixture avant qu'on la cuise.

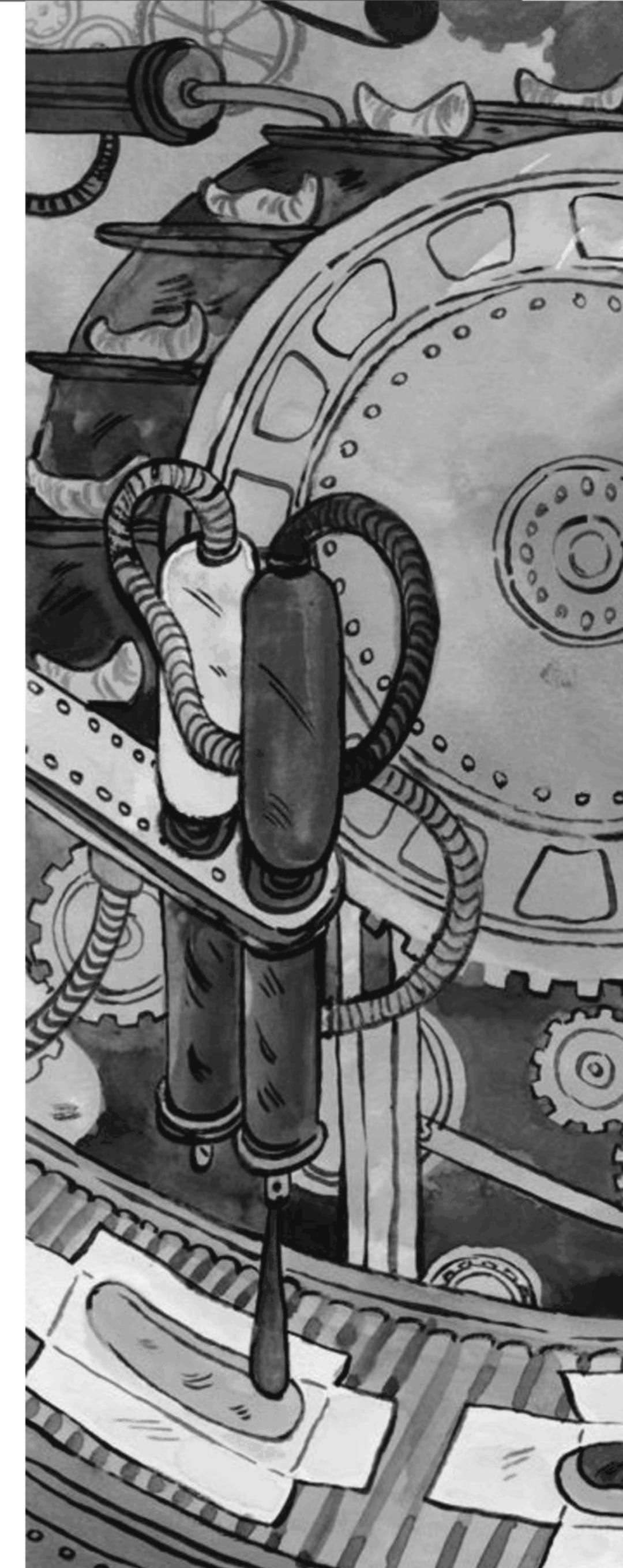
Simple jeu d'assemblage d'ingrédients en quantités monstrueuses. Il y a une fuite dans cette zone. Samuel et Maud, deux jeunes intérimaires, sont chargés de tout nettoyer. Ils me racontent que l'odeur est "dégueulasse", le truc "poisseux". C'est tout près des fours et la chaleur est infernale.

«Je reste debout toute la journée, à piétiner sur place. La chaîne tourne à un rythme soutenu. La fatigue s'installe. Mon dos me fait mal à cause de ma position.

J'ai peur de mal faire mon travail. Si je ralentis, une vision angoissante des cartons qui s'entassent s'impose à moi.

«A 16 heures, je suis appelée sur une autre ligne. Une machine s'emballe. Tous les paquets de gâteaux sont violemment projetés par le mécanisme déréglé. On les attrape au vol pour les stocker dans de grands bacs. Ils viennent à pleine vitesse. Je les stoppe. J'esquive les suivants qui manquent de m'arriver dans la figure.

«18 h 30. Je n'arrive plus à faire abstraction des pendules postées aux quatre coins



de l'usine. Je les regarde constamment. Les aiguilles semblent figées. On reste là, huit heures à l'ouvrage pour trente minutes de pause. Ça laisse à peine le temps de manger. La pause ? Un bol d'air frais. J'en profite pour aller fumer. On est plusieurs dehors. Tous, le café à la main. La clope au bec. On se voit en civil. Je découvre avec étonnement les longs cheveux soyeux d'Alexandre, la teinture rouge d'Inaya. Je ne les avais pas reconnus sans leurs charlottes. On discute un peu. Je regarde l'heure sur mon téléphone, puis j'écrase mon mégot. De retour à mon poste de travail, me voilà de nouveau avec les cartons. Le défilé de sachets, qui se faisait par paires, est désormais réduit de moitié. Les pannes récurrentes rendent le temps plus long. Lorsqu'une ligne s'arrête, on peut discuter entre nous. Michèle me dit de continuer les études. Je veux être réalisatrice. Elle ne semble pas convaincue mais "le principal, c'est que tu aimes ce que tu fais". Elle part à la retraite le mois prochain, après trente ans de fidélité. C'est un boulot ingrat. Je m'empresse d'achever ma tâche. Je reviendrai demain.»



**«JE ME SUIS FAIT CHIER !»
YANICE, 23 ANS,
ÉTUDIANT, VITRY-SUR-
SEINE (VAL-DE-MARNE)**

«J'ai longtemps cru qu'il n'y avait rien de plus chiant que d'être assis en amphi. Puis j'ai découvert les joies de la fonction publique en stage. L'été 2023, je deviens agent contractuel au ministère de l'Intérieur. Ça sonne sérieux. La réalité commence à 8h20, quand on m'appelle pour commencer... à 9 heures. Je saute dans le métro direction un bâtiment immense dans le XX^e arrondissement. J'entre dans un hall gigantesque après avoir passé différents portiques de sécurité. On m'orienté, me réoriente. Je suis complètement perdu. Après avoir été redirigé trois fois, je suis enfin présenté à l'équipe avec

qui je vais bosser. Je peux démarrer mon travail. Enfin bon, c'est ce que je crois. Pas de PC disponible pour moi. "Il devrait arriver dans la semaine", m'annonce le service informatique.

«On me donne de la documentation à lire. Rien de plus. Quatre jours plus tard, le graal arrive : un ordinateur. Ma mission ? Rédiger un questionnaire sur les applis financières. Je boucle ça en quatre jours. Sauf que le chef part en vacances deux semaines. Retour à la case documentation. Je tue le temps en terminant toutes les formations internes, et j'en viens à espérer croiser un collègue dans les couloirs vides. Quand mon chef revient, le questionnaire est validé pour le lancement. Il faut maintenant... attendre les réponses. Je réintègre le néant. Fin août, fin du contrat. Qu'est-ce que je me suis fait

chier ! Un an plus tard, rebelote. Au ministère de l'Economie cette fois. Avec 3000 milliards de dettes, y a forcément du boulot. Mauvais calcul. Premier jour : grand bâtiment, hall immense, plusieurs lieux de restaurations et toujours pas de PC ! Comme un sentiment de déjà-vu. Et c'est encore pire ! Mon PC n'est arrivé qu'au bout d'une semaine et demie. Entre-temps, je lis encore de la documentation. On m'encourage à prendre mon temps, voire à rentrer plus tôt. Mes pauses déj's allongent jusqu'à deux heures. Mon activité principale ? Réviser le code de la route. Août touche à sa fin. Rien n'a changé, sauf ma capacité à meubler le vide. Et me revoilà à l'été 2025, affecté à la préfecture de police pour un stage. Cette fois, j'ai préparé mon plan : combler l'ennui avec mon mémoire de master.»

**«TRÈS VITE, J'AI MAL PARTOUT»
MARION, 20 ANS,
ÉTUDIANTE, NANTERRE
(HAUTS-DE-SEINE)**

«Juillet 2024. Etudiante en littérature, je galère à trouver un job. Après des refus dans le domaine du livre, je me tourne vers une boîte d'intérim. Une agence me propose un poste d'agent d'accueil pour la RATP pendant les Jeux olympiques. Lors de l'entretien collectif, tout paraît simple. On nous promet un rôle utile : aider les touristes à se repérer. J'accepte, soulagée. Premier jour : 7h15, station Bercy. Nous sommes une vingtaine entassés dans un local minuscule. Photo de groupe obligatoire pour vérifier les présences. Puis briefing : debout toute la journée, interdiction de s'asseoir ou de s'adosser aux murs. Même entre nous, les échanges sont interdits pour "rester disponibles" aux yeux des voyageurs.

«Très vite, j'ai mal partout. Le plus dur ? L'impression d'être inutile. Les gens connaissent leur chemin. Quand j'essaie d'ai-

der avec mon téléphone, un responsable me réprimande : "Utilisez les plans papier !" Je perds du temps, les voyageurs s'agacent. Moi, je me sens de plus en plus mal. «Il fait froid dans la station, mais impossible de mettre un pull : l'uniforme doit rester visible. A midi, je suis déjà vidée. Je n'avale rien. Je reprends mon poste dans un état lamentable. L'après-midi, une ligne ferme. L'agressivité monte. Je m'effondre. Malaise. Quand je reprends connaissance, les pompiers me prennent en charge. Mon copain arrive. Je fonds en larmes. Le lendemain, lever à 6h30. Je n'y arrive pas. J'hésite, puis j'y retourne deux jours encore, pensant que mon malaise aurait alerté mes supérieurs. Rien ne change. Toujours la douleur, l'ennui, l'absence de sens. Je finis par démissionner. C'était ma deuxième expérience pro. Avant, j'étais caissière. Fatigant aussi, mais encadré. Là, j'ai surtout appris que même un job "simple" peut broyer physiquement et mentalement. Si mes études mènent à des métiers tout aussi vides et éprouvants, pourquoi faire tout ça ? Est-ce que je connaîtrai un jour un travail qui a du sens, et dans lequel je peux m'épanouir ?»

**«ON VIT AU RYTHME DES LIVRAISONS»
FATOU, 19 ANS, EN RECHERCHE DE FORMATION, PARIS**

«Le recruteur va droit au but : "Vous aurez un chariot, vous livrerez en fonction des points indiqués sur l'application. Une livraison à l'heure, c'est une prime. Les horaires sont de 10 heures à 18 heures. Si vous finissez tôt, vous êtes libres... sauf en cas de back-up." Le "back-up", c'est aider un collègue à finir sa tournée. Pas de CV, pas de questions, juste une explication du job pendant trente minutes. Lors de mon premier jour, mon chef d'équipe me voit arriver et tire aussitôt la tête. Chez Amazon, les nouveaux ne sont pas les bienvenus. On est plus lent, on connaît moins le terrain, et on fait perdre du temps à ceux qui veulent finir plus tôt.

«On me donne mon matériel : un badge pour entrer dans les immeubles, une batterie externe pour mon téléphone et un trousseau de clés pour les boîtes aux lettres. Si je perds quelque

chose, je dois le rembourser. Direction le XVI^e arrondissement de Paris. Les Champs-Elysées sont au coin de la rue. Pour cette première tournée, j'ai 80 colis. Il faut les livrer vite, mais pas trop : si tu vas trop vite, on t'en colle davantage le lendemain. Alors on fait semblant de traîner. Je livre dans un immeuble avenue Foch. On se croirait dans un palais : le sol brille tellement que je peux y voir mon reflet. C'est si beau et si propre que tu as peur de faire tache. Je remets le colis à la gardienne, puis je prends tout de suite une photo. Même dans le XVI^e, certains tentent leur chance avec des réclamations pour «colis non livré», juste pour un remboursement. À la fin de mes deux mois, j'ai 1300 photos de colis dans ma galerie, que je dois toutes supprimer. Pour ma pause déjeuner, j'ai trente minutes top chrono. Pas de kebab, ni de boulangerie

abordable dans le coin. Quand bien même, je n'aurais jamais eu le temps. Une boisson suffira. Je m'assois sur un banc avec vue sur les voitures de luxe et je finis les vingt minutes restantes. Chaque soir, à 22 heures, je découvre si je travaille le lendemain via un message sur WhatsApp. Impossible de prévoir une sortie avec des copines ou un moment de repos. On vit au jour le jour, au rythme des livraisons.

«Au bout de deux mois, j'en ai assez. La boîte multiplie les pressions. Quand j'annonce ma démission, on me harcèle : "Il nous faut un justificatif si c'est pour reprendre tes études !" J'envoie un arrêt maladie qui couvre le mois de préavis. Je rappelle que c'est mon droit. Je n'ai jamais eu de réponse. J'ai gagné près de 3000 euros. Mais je n'avais pas le temps de les dépenser. Aujourd'hui, j'en ai dépensé une partie... chez Amazon.»

**«L'AMBiance EST BONNE»
OLIVIA, 21 ANS, Étudiante,
CAPBRETON (LANDES)**

«Travailler l'été, c'est vital : ça me permet de payer mon école, mon loyer, mes courses... Pour deux mois de job, je vis dix mois. Cet été, je travaille dans un fast-food à Hossegor. Comme l'été dernier. Sauf que ça c'était mal passé. J'ai fait un burn-out à cause du rythme trop soutenu : 55 heures par semaine. Je me suis mise à pleurer, sans trop comprendre pourquoi. Mais j'ai tenu jusqu'au bout car je n'avais pas le choix. Mon père est mort, ma mère ne peut pas m'aider. L'Etat m'a refusé la bourse et le chômage. J'ai donc négocié mon contrat : cet été, ce sera 45 heures par semaine. Heureusement, l'ambiance est bonne. Les collègues sont jeunes, pas de prise de tête. Et entre deux shifts, on file à l'océan. Tous mes amis bossent l'été. Alors je relativise. On est tous dans le même bateau.»

Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr 01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2025 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75/93/94 pour le print. Et pour le digital 13/59/75/76/81/93/94. La tarification au caractère (espace inclus) des annonces judiciaires et légales est définie par l'arrêté du ministère de la Culture et la Communication du 22 décembre 2024. La tarification est la suivante pour les départements d'habilitation de LIBÉRATION : Constitution de sociétés civiles et commerciales : tarif forfaitaire : Société anonyme (SA) 395 € HT - Société par actions simplifiée (SAS) 197 € HT - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 141 € HT - Société en nom collectif (SNC) 218 € HT - Société à responsabilité limitée (SARL) 147 € HT - Société à responsabilité limitée unipersonnelle (dite « entreprise unipersonnelle à responsabilité limitée », EURL) 123 € HT. CLOTURE de sociétés civiles ou commerciales : 110 € HT. LES TARIFS annonces légales au caractères (espace inclus) Hors constitutions et nominations des liquidateurs, clôtures : 75/94/93 (0,237 € HT).

75 PARIS

Enquête publique



RAPPEL - AVIS D'ENQUÊTE PUBLIQUE

Projet de rénovation et de modernisation du Parc des Expositions de la Porte de Versailles à Paris 15^{ème}, Issy-les-Moulineaux et Vanves
du mardi 10 juin 2025 à 8h30 au vendredi 11 juillet 2025 à 17h00



Par arrêté municipal en date du 17 avril 2025, Madame la Maire de Paris ouvre une enquête publique unique ayant pour objet les demandes de permis de construire suivantes :

- PC 92 040 24 0027 déposé le 19 juillet 2024 auprès des services de la commune d'Issy-les-Moulineaux ;
- PC 075 115 24 V0037 déposé le 22 juillet 2024 auprès des services de la Ville de Paris ;
- PC 92075 24 0012 déposé le 19 juillet 2024 auprès des services de la commune de Vanves.

Le projet concerne la troisième phase du programme de rénovation et de modernisation du Parc des Expositions de la Porte de Versailles. Il s'agit plus spécifiquement de la démolition totale de deux bâtiments (les halls 2 et 3), la construction d'un bâtiment à destination de Centre de congrès et d'exposition avec commerces et activités de services, le réaménagement des espaces libres et le réaménagement des terrasses logistiques et des parvis. Au total, 53 897 m² de surfaces de plancher vont être créées pendant que 52 010 m² vont être supprimées.

Le dossier d'enquête comporte notamment, une étude d'impact, commune au 3 permis et qui a fait l'objet d'un avis de l'autorité environnementale rendu le 26 février 2025, consultable sur le site internet de la D.R.I.E.A.T. <https://www.drieat.ile-de-france.developpement-durable.gouv.fr/> Cet avis est joint au dossier d'enquête mis à disposition du public, qui pourra en prendre connaissance et consigner ses observations sur les registres d'enquête consacrés à cet effet aux endroits suivants :

- en mairie du 15^{ème} arrondissement** – 31 rue Péclat – 75015 PARIS, les lundis, mardis, mercredis et vendredis de 8 heures 30 à 17 heures, les jeudis de 8 heures 30 à 19 heures 30, et le samedi 14 juin 2025 de 9 heures 30 à 12 heures 30, (les bureaux sont habituellement fermés les samedis, dimanches et jours fériés) ;
- au centre administratif municipal d'Issy-les-Moulineaux au 1^{er} étage** – 47 rue du Général Leclerc – 92131 ISSY-LES-MOULINEAUX, les lundis, mardis, mercredis et vendredis de 8 heures 30 à 18 heures, les jeudis de 8 heures 30 à 19 heures et les samedis de 8 heures 30 à 12 heures ;
- au centre administratif municipal de Vanves au rez-de-chaussée** – 33 rue Antoine Fratacci – 92170 VANVES, les lundis, mardis, mercredis et jeudis de 8 heures 30 à 12 heures 30 et de 13 heures 30 à 17 heures 30, les vendredis de 8 heures 30 à 12 heures 30 et de 13 heures 30 à 17 heures et les samedis de 9 heures à 12 heures.

Sont désignés : en qualité de la commissaire enquêtrice titulaire, Madame Suzel Berthelet, directrice des ressources humaines, retraitée ; en qualité de commissaire enquêtrice suppléante, Madame Marion Glaser, attachée principale territoriale, retraitée ; en qualité d'observateur Monsieur Bruno Duvert, ingénieur en aéronautique, officier général de l'armée de l'air,

retraité.

Pendant la période d'enquête, le dossier d'enquête publique sera en outre disponible en consultation sur le site internet de l'enquête publique à l'adresse suivante : <https://www.registre-numérique.fr/modernisation-parc-des-expositions>

Durant cette période, des observations et propositions pourront être déposées par voie électronique sur le registre dématérialisé ouvert à cet effet, en consultant le site de l'enquête à l'adresse : <https://www.registre-numérique.fr/modernisation-parc-des-expositions>

Une borne électronique permettant l'accès au dossier sera disposée dans la Mairie du 15^{ème} arrondissement, aux centres administratifs municipaux d'Issy-les-Moulineaux et de Vanves durant la durée de l'enquête et accessible aux horaires précités.

Afin d'informer et de recevoir les observations écrites ou orales du public, la commissaire enquêtrice assurera des permanences sur les trois lieux de l'enquête de la manière suivante :

Mairie du 15^{ème} arrondissement

- Samedi 14 juin 2025 de 9h30 à 12h30
- Jeudi 19 juin 2025 de 16h30 à 19h30
- Mardi 1^{er} juillet 2025 de 9h à 12h

Centre administratif municipal d'Issy-les-Moulineaux

- Vendredi 13 juin 2025 de 10h à 13h
- Samedi 21 juin 2025 de 8h30 à 11h30
- Jeudi 26 juin 2025 de 15h30 à 18h30

Centre administratif municipal de Vanves

- Mardi 18 juin 2025 de 13h30 à 16h30
- Samedi 28 juin 2025 de 9h à 12h

Toute correspondance postale relative à l'enquête pourra être adressée par écrit à l'attention de Madame Suzel Berthelet, commissaire enquêtrice titulaire, au siège de l'enquête à la Mairie du 15^{ème} – 31 rue Péclat – 75732 PARIS CEDEX 15, en vue de l'annexer au registre, ou par mail à l'adresse suivante : modernisation-parc-des-expositions@mail.registre-numérique.fr

La personne responsable du projet est la société VIPARIS PORTE DE VERSAILLES, représentée par Madame Florence LE GALL, domiciliée – 2 place de la Porte Maillot – 75017 PARIS.

À compter de l'ouverture de l'enquête publique, des demandes de renseignement sur le dossier soumis à enquête publique peuvent être adressées auprès des services de la Ville de Paris par courriel : DU-parc-des-expos-phase3@paris.fr ou par courrier : Direction de l'Urbanisme - Sous-direction des ressources – Bureau du Service Juridique - 121 avenue de France – CS51388-75639 Paris Cedex 13.

À l'issue de l'enquête publique, copies du rapport et des conclusions de la commissaire enquêtrice seront transmises par la Mairie de Paris, au Tribunal administratif de Paris, déposées à la Mairie de Vanves ; à la Mairie du 15^{ème} arrondissement de Paris ; à la Mairie d'Issy-les-Moulineaux ; à la Préfecture de Paris – Direction Régionale et Interdépartementale de l'Environnement, de l'Aménagement et des transports d'Ile-de-France – Unité Départementale de Paris (UDEAT 75) – Service utilité publique et équilibres territoriaux – 5 rue Leblanc – 75911 PARIS CEDEX 15 ; à la Préfecture des Hauts de Seine 167-177 avenue Joliot Curie 92 NANTERRE, à la Ville de Paris – Direction de l'Urbanisme – Bureau Accueil et Service à l'Usager (B.A.S.U.) – Espace consultation (1^{er} étage) – 6 promenade Claude Lévi-Strauss CS 51388 – 75639 PARIS CEDEX 13 et sur les sites de la Mairie de Paris www.pan.s.fr, de la Mairie d'Issy-les-Moulineaux www.issy.com et de la Mairie de Vanves www.vanves.fr pour y être tenues à la disposition du public pendant un an à compter de la date de clôture de l'enquête.

Par ailleurs, toute personne intéressée pourra, sur sa demande et à ses frais, en obtenir communication en s'adressant par écrit à la Mairie de Paris - Direction de l'Urbanisme - Sous-Direction des Ressources – Bureau du Service Juridique – 121, avenue de France – CS 51388 – 75639 PARIS CEDEX 13.

Les autorités compétentes pour prendre les décisions sur les demandes permis de construire sont :

- PC 92 040 24 0027, Monsieur le Maire d'Issy-les-Moulineaux ;
- PC 075 115 24 V0037, Madame la Maire de Paris ;
- PC 92075 24 0012, Monsieur le Maire de Vanves.

EP 25-082 / contact@publilegal.fr

Constitution de société

Par ASSP en date du 25/04/2025, il a été constitué une SASU dénommée :

TYMARIS

Siège social : 4 SQ. DES ECRIVAINS COMBATTANTS MORTS POUR LA FRANCE 75016 PARIS Capital : 5000 € Objet social : Toutes prestations de services, conseil, études, coaching ou formation en France ou à l'étranger Président : Mme DE MADRE Armelle demeurant 4 SQ. DES ECRIVAINS COMBATTANTS MORTS POUR LA FRANCE 75016 PARIS élue pour une durée illimitée Admission aux assemblées et exercice du droit de vote : Chaque actionnaire est convoqué aux Assemblées. Chaque action donne droit à une voix. Clauses d'agrément : Les actions sont cessibles sur agrément Durée : 99 ans à compter de son immatriculation au RCS de PARIS.

93 SEINE-SAINT-DENIS

Divers société

RAYON HOMMES

SAS au capital de 10000 € Siège social : 143 RUE PAUL DE KOCK 93230 ROMAINVILLE RCS BOBIGNY 834405334 Par décision de l'associé Unique du 28/05/2025, il a été décidé de transférer le siège social au 81 RUE RAUMER 75002 PARIS à compter du 01/06/2025 . Radiation au RCS de BOBIGNY et immatriculation au RCS de PARIS.

Immobilier

immo-libe@teamedia.fr
01 87 39 80 20

Université américaine (EDUCO) cherche familles Paris (1er au 20^{ème} arrdt)

pour hébergement rémunéré d'étudiants (1030€/mois) chambres individuelles petit déjeuner tous les jours 3 repas par semaine Durée du séjour :

septembre à décembre et/ou janvier à fin mai

Tél : 09.77.35.00.58

Votre journal

Liberation

est habilité pour toutes

VOS ANNONCES

LÉGALES

sur les

départements

75 93 94

de 9h à 18h au 01 87 39 84 00

ou par mail

legales-libe@teamedia.fr

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix

DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD TOUS STYLES TOUTES QUANTITÉS

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUITÉS STEVE

ACHÈTE Manteau de fourrure,



Meubles anciens, Pendules, Horloges, Carillons, Montres à gousset ou poignet, Pièces de monnaie, Bibelots, Vaisselle, Cartes postales, Livres, Machines à coudre, Miroirs, Tableaux, Bronzes, Pâtes de verre, Art asiatique, Violons, Bagagerie de luxe, Vieux vins, Objets militaires, Disques vinyles, Postes de radio, Étain, Cuivre et toutes vos antiquités...

128, rue La Boétie 75008

01 84 60 56 54 ou 07 85 56 51 90

Antiquaire & Décorateur MAISON ALEXANDRA EXPERT RECONNNU

06 15 02 23 98

ACHÈTE COMPTANT ET AU MEILLEUR PRIX SOUS 48H

POUR SA CLIENTÈLE INTERNATIONALE
DÉPLACEMENT GRATUIT PARIS ET PROVINCE

MOBILIERS

[Commodes, Salle à manger, etc.]

Livres Anciens

[Lectures, cartes postales, objets militaires, violons]

Objets de Collection

[Jouets, cartes postales, objets militaires, violons]

Objets de décoration

[Lustres, tableaux, miroirs etc.]

Pendules

[Antiques, révolvers, pendules de verre]

Achat Manteaux or & argent, Montres, Bijoux, Pierres précieuses

[Galé, Daum, etc.]

Vintage, maroquineries, bagageries, fourniture, sac à mains

[Vintage, maroquineries, bagageries, fourniture, sac à mains]

Bureau d'Achat 1 rue de Stockholm Paris 8^e

01 45 20 49 64

DÉPUIS PLUS DE 10 ANS AVEC LE PARISIEN

DÉBARRES ET SUCCESSION

À LA TÉLÉ CE SOIR

TF1

21h10. Grey's Anatomy. Série. Ce qui se passe à Oakland.... Une bonne leçon. **23h00.** Grey's Anatomy : Station 19. Série. Explosion au sommet. Il faut sauver le soldat Morris.

FRANCE 2

21h10. Un destin inattendu. Téléfilm. Avec Clémentine Célarié, Thierry Godard. **22h50.** Justice en France. Documentaire. La famille au cœur du droit - Justice en France à Beauvais et à Cahors.

FRANCE 3

21h05. Des racines & des ailes. Magazine. Jubilé du Vatican, quand Rome retrouve sa splendeur. Présenté par Carole Gaessler. **23h10.** Secrets d'Histoire. Magazine.

FRANCE 4

21h00. Taratata 100% live. Divertissement. Présenté par Nagui. **23h15.** Taratata 100% live. Divertissement.

FRANCE 5

21h05. Les docs de la Grande Librairie. Documentaire. Voltaire. **22h35.** Ce soir. Magazine. Présenté par Karim Rissouli.

CANAL+

21h10. The Killer. Action. Avec Nathalie Emmanuel, Sam Worthington. **23h10.** Le cercle séries. Magazine.

ARTE

20h55. Le bleu du caftan. Drame. Avec Lubna Azabal. **22h55.** Françoise Hardy. Documentaire. La discrète.

M6

21h10. Top chef. Jeu. Émission 12 (1 & 2/2). **23h30.** Objectif Top Chef. Jeu. Les meilleurs moments.

PARIS PREMIÈRE

21h00. Capitaine Marleau. Téléfilm. Chambre avec vue. Avec Corinne Masiero. **22h50.** Capitaine Marleau. Téléfilm.

TMC

21h25. Les docs de Maïa Mazaurette. Documentaire. Nos culs - Une épopée du postérieur (parties 1 & 2). **23h00.** Les docs de Maïa Mazaurette. Documentaire.

W9

20h50. Football U21: Portugal / France. Sport. Euro Espoirs U21. **23h00.** Enquêtes criminelles. Magazine.

TFX

21h10. Cleaners les experts du ménage. Magazine. Maryline et Yannick face à Carine la pin-up. **23h00.** Cleaners les experts du ménage.

CSTAR

21h10. Fratè. Comédie. Avec Thomas Ngijol. **22h55.** Le médecin imaginaire. Film.

T18

20h40. La loi de.... Série. La loi de Barbara : le coupable idéal. Avec Cécile Rebboah. **22h30.** Pour tout dire.

TF1 SÉRIES FILMS

21h10. Fast and furious 6. Thriller. Avec Vin Diesel, Paul Walker. **23h30.** Fast and Furious 5. Film.

6TER

21h10. La vie secrète des autoroutes. Documentaire. **23h10.** Autoroute des vacances : la folie des grands départs. Documentaire.

CHÉRIE 25

21h05. The Closer : L.A. enquêtes prioritaires. Série. Dossiers confidentiels. Petites annonces. **22h55.** The Closer : L.A. enquêtes prioritaires.

L'ÉQUIPE

21h00. Chappie. Science-fiction. Avec Hugh Jackman, Sharlto Copley. **23h05.** L'Équipe du Soir. Magazine.

RMC DÉCOUVERTE

21h10. Top Gear France. Documentaire. Ceux qui retournent les années 80. **22h40.** Top Gear France.

RMC STORY

21h10. 100 jours avec les gendarmes des Alpes. Documentaire. **22h30.** 100 jours avec les gendarmes des Alpes.



[www.libération.fr](http://www.liberation.fr)
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Édité par la SARL
Libération

SARL au capital
de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué
de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes
de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Hamdam Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Beccuembois
(spécialiste), Laure Bretton,
Gilles Dhers (pilotes web),
Christian Losson
(enquête),
Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France),
Anne-Laure Barret
(environnement),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Daumas (L.),
Sonia Delesalle-Stolper
(monde), Fabrice Drouzy
(suppléments),
Yoann Duval (forums),
Matthieu Ecoiffier (idées),
Quentin Girard
(modes de vie),
Cédric Mathiot
(checknews),
Camélia Paugam (actu),
Didier Pérón (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.libération.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES
& CARNET
10, bd de Grenelle
75013 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Jarville),
CILA (Héric)
Imprimé en France

ACPM
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.

Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées :
100 % Papier détenteur de
l'Eco-label européen
N° FI/37/01

Indicateur
d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du
journal ne saurait être
engagée en cas de non-
restitution de documents.
Pour joindre un journaliste
par mail : initiale du
prénom.nom@liberation.fr



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

3	8	2	4	6	5	7	9	1
5	6	4	8	9	1	7	2	
7	8	9	6	1	2	3	4	5
6	5	7	8	9	1	2	3	4
5	2	6	7	8	9	4	1	3
9	7	8	3	1	4	6	2	5
1	3	4	5	2	6	8	7	9
7	6	3	9	4	8	1	5	2
8	9	1	6	5	2	3	4	7
2	4	5	1	7	3	9	6	8

DIFFICILE

1	2	9	3	5	4			3
			7	8	9			
		5	3	1	7			
				7				
9	6	4	1	2				
5	3	1						
4	3				1	2		
6						3		

www.Libération.fr

RAINFOREZ LE COIN DES

RAINFOREZ LE COIN



Presse: pas d'aides publiques sans journalistes professionnels

La rédaction du magazine scientifique «Epsiloон» s'alarme de la publication prochaine d'un décret permettant à un média d'obtenir des aides financières même si son contenu n'est pas produit par des journalistes.

Par
LA RÉDACTION D'«EPSILOON»

Faut-il des journalistes dans les rédactions ? Et d'ailleurs, à quoi les reconnaît-on ? La réponse que dessine un décret à paraître dans les prochains jours nous a d'autant plus surpris et inquiétés que son histoire est intimement liée à la

nôtre. Il sera désormais possible pour un média de percevoir des aides publiques même si son contenu n'est pas produit par des journalistes professionnels.

«CHARGÉS DE CONTENUS»

Nous sommes journalistes. En 2019, nous travaillons ensemble à *Science et Vie* depuis cinq, dix, quinze ou vingt-cinq ans, lorsque Reworld Media rachète ce titre, avec beaucoup d'autres. Un an après, le nouvel actionnaire décide de remplacer les journalistes responsables du site internet par des «chargés de contenus» ne relevant plus de l'autorité de la rédaction en chef. Nous protestons, nous nous mobilisons, nous faisons grève, nous faisons connaître notre combat en dehors de la rédaction, soulignant que l'indépendance éditoriale d'un média repose en partie sur la protection du statut de journaliste professionnel, garantie par la loi française, qui permet de résister aux pressions des actionnaires, des annonceurs.

Mais nous voyons rapidement sur notre site apparaître des articles anciens republiés avec changement de date, mais sans remise à jour, des sources non scientifiques, des traductions littérales de communiqués de presse – il arrive même que des articles du site disent l'exact inverse de ce que la rédaction écrit dans le magazine, par exemple sur l'efficacité de la vitamine D contre le Covid-19.

Notre combat incite Roselyne Bachelot, alors ministre de la Culture, à s'interroger sur le fait que des titres de presse puissent disposer d'aides publiques tout en n'employant pas de journalistes. Une mission d'enquête est lancée, fin décembre 2020, sous la direction de Laurence Franceschini, présidente de la Commission paritaire des publications et agences de presse. «Les changements récents constatés dans les rédactions de certains titres plaident pour un renforcement de l'exigence journalistique», estime alors le ministère, soulignant les

enjeux majeurs que sont «la lutte contre la manipulation de l'information», le «renforcement des exigences déontologiques», «la séparation nette entre l'information et la publicité».

De là ressort un décret (numéro 2021-1746), entré en vigueur le 24 juin 2022, qui modifie les conditions d'accès aux aides à la presse pour les tarifs postaux : pour en bénéficier, le traitement de l'information doit être «réalisé par une équipe rédactionnelle composée de journalistes professionnels au sens de l'article L. 7111-3 du code du travail». C'est ce décret qui est aujourd'hui remis en cause. Dans la nouvelle version, «le caractère journalistique du traitement de l'information est apprécié au regard de la composition de l'équipe rédactionnelle, de la taille de l'entreprise éditrice, de l'objet de la publication et de sa périodicité». Concrètement, des médias qui n'emploient pas de journalistes professionnels pourront recevoir des aides.

Entre-temps, nous sommes partis de *Science et Vie*, la plupart avec une clause de conscience – une forme de reconnaissance par le nouvel actionnaire de la pertinence de notre position. Et nous avons fondé, il y a quatre ans, un nouveau magazine scientifique d'actualité, *Epsiloон*, avec une charte déontologique ambitieuse, une transparence sur nos méthodes journalistiques, une exigence sur les sources, et un traitement objectif de la façon dont la science découvre, analyse et transforme le monde. Nous employons 26 cartes de presse (14 équivalents temps plein).

LOBBYINGS INTENSIFS

Le décret de 2022 était peut-être compliqué à appliquer ; celui de 2025 est assurément un recul dangereux. Alors que le monde est inondé de «vérités alternatives», de «fake news» et de lobbyings intensifs, alors que les intelligences artificielles menacent d'envahir les rédactions, alors que la mainmise de grands groupes industriels sur les médias se fait de plus en plus forte, nous sommes plus que jamais convaincus qu'une démocratie a besoin de journalistes professionnels garants de l'indépendance et de la fiabilité des informations, au service exclusif de leurs lecteurs et lectrices. ◆

IDEES/



MÉDIATIQUES

Par
DANIEL SCHNEIDERMANN

Retailleite aiguë dans les télés

Après la sarkozyte et la lepénite, c'est au tour du ministre de l'Intérieur de susciter un mal étrange : l'addiction médiatique à un homme forcément irréprochable, si l'on en croit les débats sur CNews.

Dans les rédactions audiovisuelles qui règlent la circulation de l'information, on déplore désormais, paraît-il, une crise de «retailleite aiguë». C'est l'éditorialiste Elizabeth Martichoux qui le révèle à la mi-journée sur LCI, sans préciser néanmoins si le terme désigne une pathologie, une addiction, une obsession, une soumission, une allergie au ministre de l'Intérieur, ou tout cela à la fois. Ces accès de fièvre sont caractéristiques du cluster médiatique que l'on a vu, au cours des dernières années, atteint d'accès de lepénite, de bardellite, de melenchonite, de trumpite, de poutinité, sans remonter à la grande pandémie de sarkozyte de 2007.

Cas pratique de retailleite. Au même moment, sur CNews, s'exprime un représentant du syndicat Alliance. On vient d'apprendre que le policier qui a tué le jeune Nahel à Nanterre en 2023 après un refus d'obtempérer (une semaine d'émeutes) sera jugé pour «*homicide intentionnel*», c'est-à-dire pour meurtre. Effroi général sur le plateau de Sonia Mabrouk. Il y aurait eu tant d'autres solutions juridiques plus favorables au fonctionnaire! se navre le chroniqueur (ex-magistrat) Georges Fenech. Coups mortels, coups ayant entraîné la mort sans intention de la donner: la panoplie était fournie. Le juriste de service, lui, aurait procédé bien autrement.

Priorité au direct, donc, CNews a joint un responsable d'Alliance, syndicat policier chouchou de la chaîne. Révolté, comme il se doit. Comment s'étonner des crises de vocation dans la police? Quant à «Florian», le policier poursuivi (joli prénom), «sa vie est...» commence le syndicaliste. Qui s'interrompt aussitôt. Sans doute allait-il dire «sa vie est brisée». Sans doute, à l'instant de le dire, a-t-il réalisé dans un éclair de lucidité que la vie de Nahel est plus brisée encore que celle du policier.

«Message désastreux, continue le

syndicaliste, surtout après le week-end d'émeutes et de pillages que l'on vient de connaître.» Car le même matin où l'on apprend que le meurtrier de Nahel sera jugé pour meurtre, commencent à tomber les jugements des pillards et des émeutiers du 31 mai, après la victoire du club parisien le PSG en Ligue des champions (253 gardes à vue à Paris). Parmi lesquels de nombreux prévenus ressortent libres, épitant d'un sursis, ou d'un stage de citoyenneté.

Déjà Sonia Mabrouk s'est émue de cette concomitance, entre la sévérité judiciaire à l'égard du policier, et le laxisme à l'égard des porteurs de mortiers d'artifice. Les collisions d'info de ce type sont la friandise favorite des débats circulaires des chaînes d'info. Que savoure aussi, donc, le syndicaliste policier. Vient-il de regarder CNews? Est-ce Sonia Mabrouk qui a anticipé ce que dirait le syndicaliste? La circularité est parfaite, dans cette résonance, cette harmonie. Chacun à sa place dans le manège, même chanson.

Dans la hiérarchie de CNews, qui reflète le monde de Bolloré,

Dans la hiérarchie de CNews, qui reflète le monde de Bolloré, l'annonce des poursuites contre le policier supplante donc les «émeutes et les pillages»...

réflexion, Bruno Retailleau lui-même l'a condamné, assurant que «chaque crime raciste est un crime anti-français». Parfait. Tout va bien dans la plus impeccable des républiques antiracistes. Ou presque. Car il existe d'horribles personnages, plus condamnables encore que l'assassin raciste de Puget-sur-Argens, ce sont les récupérateurs politiques, qui instrumentalisent ce meurtre pour condamner l'irréprochable Bruno Retailleau.

Et notamment un sinistre individu du nom d'Olivier Faure, premier secrétaire du PS, qui a osé insinuer que le ministre entretenait habuellement un «racisme d'atmosphère», qui n'était peut-être pas pour rien dans le meurtre du Var. «Il s'est disqualifié, mais pouvait-il l'être davantage? Il colle une cible dans le dos à Retailleau, alors qu'il est allié à un parti qui alimente l'antisémitisme» (Thomas Bonnet, journaliste à CNews). Ah tiens, revoilà les insoumis, les suspects habituels. CQFD. La retailleite aiguë a encore frappé. La vraie victime de Puget-sur-Argens, qu'on se le dise, c'est Bruno Retailleau. ➤

l'annonce des poursuites contre le policier supplante donc les «émeutes et les pillages», jusqu'alors titre principal. Il en est pourtant un troisième, cette mi-journée: l'assassinat raciste dans le Var de Hichem Miraoui, paisible coiffeur d'origine tunisienne, par l'un de ses voisins racistes. «Ce qui s'est passé dans le Var», résume plusieurs fois Mabrouk, pour annoncer, patience, qu'il en sera question après la pub. Pas de doute, «ce qui s'est passé dans le Var» est condamnable, et condamné. D'ailleurs, après deux jours de

SIGNÉ COCO





Sly et sa Telecaster en 1969. PHOTOS MICHAEL OCHS ARCHIVES. GETTY IMAGES



La «Family» en 1968 : Rosie Stone, Larry Graham, Sly et Freddie Stone, Gregg Errico, Jerry Martini et

SLY STONE

Le groove incandescent d'une utopie hippie

Il a révolutionné la soul, réuni le funk et le psychédélisme des années 1960 : avant de sombrer dans la drogue, le leader de The Family Stone a donné un souffle de liberté multiraciale au rock américain. Il est mort lundi à 82 ans.

Par
JACQUES DENIS

«Don't call me nigger, whitey/Don't call me whitey, nigger.» (1) Cette interpellation de 1969 rappelle d'emblée qui fut Sly Stone pour toute une génération. Un utopiste debout qui envisageait le monde multicolore, un sacré fouteur de troubles pour tous ceux atteints d'achromatopsie, une vision caractérisée par la cécité des couleurs. Le genre de type qui parvint à réunir dans un même élan novateur les doux délires psychédéliques et les puissantes fièvres du funk. *Don't Call Me Nigger, Whitey*, titre en forme d'acmé d'une prise de conscience que le musicien, à la tête d'un groupe interracial, The Family Stone, entendait à double sens. Sur le même disque, intitulé *Stand!* se trouvait surtout *Everyday People*, plaidoyer

pour l'unité et la fierté de la diversité, qui parviendra au sommet des charts pop et r'n'b. Premier de ses singles à atteindre le numéro un, le titre fera l'objet de nombreuses reprises, par Billy Paul comme Arrested Development.

Pas de doute : au moment d'aborder le virage relevé des années 1970, Sly Stone est au top, incontournable comme le prouve sa présence sur la scène de Woodstock en août 1969, conciliant l'expérimental et le cross-over, la colère et la douceur, l'attitude rock et la coolitude soul... Même Miles Davis, plutôt avare en compliments, reconnaîtra avoir pris une sérieuse claque. Sur les albums qui suivront, il persistera et signe encore des titres dont le message demeure pertinent un demi-siècle plus tard. A commencer par *There's a Riot Goin' On*, qui donne son nom à un disque totémique (*lire ci-contre*) et dont le titre semble être une réponse directe à Marvin Gaye, qui se demandait justement, six mois plus tôt *What's Going On*.

AMBIGUITÉ DOUCE-AMÈRE

Une émeute, répond donc Sly Stone, en référence à celle que son groupe a connue lors d'un concert le 27 juillet 1970 à Chicago. Et en couverture, il affiche sa position : un drapeau américain rouge, blanc et noir avec des soleils à la place des étoiles.

«Je voulais que ce drapeau représente

vraiment les gens de toutes les couleurs, comme le rouge qui représente la seule chose que tout le monde a en commun : le sang.»

En ouverture, *Luv N' Haight*, groove poisseux et paroles aux sentiments partagés, porte à son comble la douce-amère ambiguïté dont Sly Stone s'est fait le chantre. Les rythmiques se densifient, portées par la paire Larry Graham et Greg Errico, les voix graves prédisent que les lendemains déchanteront. L'acide a fait son effet. Galaxie à lui seul, celui qui est

DISPARITION



Cynthia Robinson.

courtisé par les Black Panthers durcit le ton après les années fleuries, enterrant pour qui sait entendre le rêve de Luther King, même si le tubesque *Family Affair* parvient encore une fois à se hisser au sommet des charts pop et r'n'b. Moins de deux ans plus tard, *Fresh* achève cette trilogie qui placera pour l'éternité Sly Stone comme un des musiciens qui aura su créer la plus juste synthèse des contradictions esthétiques de la musique américaine.

Sly Stone est tout à la fois sophistiqué et étrange, à l'image de cette pochette signée Richard Avedon, racée et transgenre comme l'est sa voix, rauque et soul. Et puis ce son si singulier, qui résiste à toute tentative de définition, un groove anormal qui retournera jusqu'à Brian Eno. *If You Want Me to Stay*, hit ultime, en fournit un sublime diapason. En trois minutes tout pile, Sly Stone jette les bases de plus d'un demi-siècle à venir. Plus rien ne sera tout à fait comme avant.

certains des piliers de la famille, Larry Graham en tête. Désormais plus rien ne sera tout à fait comme avant, comme annoncé dans le prémonitoire *Time for Livin'*, un des titres de *Small Talk* en 1974. Les temps changent et le musicien s'enfonçant dans les rails de coke va peu à peu abandonner les colonnes des critiques pour entrer au rayon faits divers.

Avant d'en arriver là, il faut en revenir aux premières années de Sylvester Stewart, né le 15 mars 1943 à Denton, un bled du Texas, et grandi à Vallejo, dans la baie de San Francisco. Elevé dans une famille aussi musicale que pieuse, il aura le gospel pour première religion, ce dont témoigne un premier enregistrement en 1952. Ases côtés, deux des soeurs et son frère Freddie, qui seront à la fondation de The Family Stone. Le jeune Sylvester est de loin le plus doué : pas encore ado, il a en mains le piano, la guitare, la basse, la batterie et bien entendu le micro, où il se fait remarquer très tôt, notamment au sein des Viscaynes, un combo de doo-wop majoritairement blanc.

Au début des années 1960, il tâche autant du rhythm'n'blues que du rock bourgeonnant, une multiplication de tentatives dont témoignent les compilations intitulées *Seventh Son* et *Precious Stone*, regroupant des titres enregistrés entre 1963 et 1966. En 1967, *A Whole New Thing* ouvre le ban de la Family Stone, suivi de *Dance to the Music*, déclaration d'intention

pour tout amoureux des pistes noires, puis *Life*, avec son prémonitoire *Into My Own Thing*, paru aux dernières lueurs de 1968. On connaît désormais la suite. Ce qu'on ne saurait jamais tout à fait en revanche, c'est comment un tel génie a pu s'absenter du monde de la musique. Après avoir porté à ébullition les effusions qui couvaient, Sly Stone, qui s'est marié en 1974 dans un Madison Square Garden au grand complet, va peu à peu disparaître des bacs. Contrairement à ce que laisse penser son titre, *Heard You Missed Me, Well I'm Back* entérine en 1976 le départ de Freddie, son frère cadet, qui tenait la guitare, et avec lui c'est aussi le dernier élément d'un ADN original du groupe qui s'en va.

HÔTEL MITEUX DE LOS ANGELES

Il y aura encore deux disques pour Warner, après ses fastes millénaires sur Epic, et puis plus rien, ou presque, si ce n'est un disque sans intérêt, une tournée du retour en 2007 où il se fait fantomatique et des projets avortés, dont une autobiographie attendue par tous ses fans. Plus Sly Stone est enfermé dans une camisole chimique (l'abus de came peut nuire à la santé), plus l'aura de celui qui se situe quelque part entre Little Richard et Prince essaime auprès des nouvelles générations, notamment le hip-hop qui va puiser dans ce geyser des idées de tournées. Ce qui ne va guère rapporter en sonnantes au principal intéressé, ses droits d'édition ayant été achetés par Michael Jackson, fan de la première heure, et ses royalties placées sous la tutelle de son manager. Dépouillé, dans tous les sens du terme, il vivotait ça et là, dans un camping-car ou dans un hôtel miteux de Los Angeles, survivant d'allocations sociales. On a appris sa mort lundi, à l'âge de 82 ans. Décidément aux Etats-Unis, les plus beaux rêves peuvent virer au cauchemar. ➤

(1) «Ne m'appelle pas nègre, blanc-bec / Ne m'appelle pas blanc-bec, nègro.»

CULTURE/

«There's a Riot Goin' On», il était une fois le futur

Disque de l'exil intérieur et du désenchantement, le chef-d'œuvre de Sly Stone a réécrit, en 1971, le destin de la musique américaine.

de Miles Davis à partir de *Bitches Brew*, et de Herbie Hancock sur *Sextant* et *Mwandishi*. Mais la description convient ô combien à *Riot* et à sa texture si bizarre, cyborgienne, d'électronique et d'organique, d'humain et d'inhumain.

Yodel. Afrofuturiste, abstrait et concret («concrete» signifie, en anglais, «béton»), *Riot* l'est au même titre que *Return of the Super Ape* de Lee «Scratch» Perry ou *Neptune's Lair* du duo electro techno Drexciya. Aucun hasard si sa descendance, de Funkadelic à D'Angelo, est longue comme les anneaux de Saturne. En se repliant dans sa psyché, Sly a tracé la voie pour la pop afro-américaine – il suffit d'écouter *Spaced Cowboy*, son yodel et ses percussions synthétiques pour



voir la voie de sortie vers un ailleurs plus désirable, même si, sous le bitume, s'échauffent des chardons ardents. Hélas pour lui, Sly a tourné trop vite le volant et s'est crashé dans le paysage.

Comme le disait Questlove, batteur des Roots et savant de la *great black music*, auteur d'un récent documentaire sur l'artiste torturé, «Sly était la première célébrité noire post-droits civiques. Sa période faste n'avait rien à voir avec celle d'un Chuck Berry ou d'un Ray Charles, qui ne pouvaient pas dormir dans tous les hôtels ni même manger dans les restaurants où ils jouaient. L'histoire de Sly, c'est la réponse à la question suivante: qu'est-ce qu'il se passe quand on a tout ce qu'on veut?» L'intéressé lui-même n'avait pas la réponse: *There's a Riot Goin' On*, le titre éponyme, est une piste silencieuse, trois secondes profondes comme un abîme.

GUILLAUME GENDRON
et **OLIVIER LAMM**

Texture. Mais dans son exil intérieur, entouré de ses claviers, basse, guitare, de sa primitive boîte à rythmes (la Rhythm King MRK II de Maestro, c'est important) et de pointures déboulées pour taper le bœuf et/ou quelques traces de poudre (Billy Preston, Ike Turner, Bobby Womack), Sly Stone n'a pas trouvé que de la matière noire à malaxer. Il a trouvé le futur – du funk, de l'électronique, de l'Amérique. «Les effets électroniques sont des déstratificateurs parce qu'ils dissolvent l'organisation de l'instrument, liquéfient la stratification du son», écrit le critique anglais Kodwo Eshun dans son livre *Plus brillant que le soleil* (paru en 1998, traduit en français par les éditions de la Philharmonie en 2023), à propos du jazz électrique

FRONTAL



CHAQUE MARDI
la nouvelle newsletter de «Libération»
passe au crible l'extrême droite,
du RN aux groupuscules violents

Inscrivez-vous sur libe.fr/frontal





«Le Rendez-vous de l'été» sort les grands Jeux

Tourné en pleine fièvre des JO, le premier long de Valentine Cadic suit l'errance d'une vacancière venue retrouver une sœur perdue de vue, dans un Paris chamboulé. Une chronique burlesque et mélancolique.

Par
SANDRA ONANA

Blandine en a plein le dos, et comment ne pas la comprendre ? C'est les grandes vacances, et sa seule semaine de congé. Débarquée seule à Paris en pleine furie des Jeux olympiques, lâchée par la copine qui devait l'accompagner, cette candide Normande pensait au moins se détendre. Profiter du séjour dans la grande ville pour assister aux épreuves de natation, et applaudir l'athlète française Béryl Gastaldello. Au lieu de ça, cernée par une fourmilière de flics, supporters chauds bouillants, Parisiens en montée de stress, elle se fait refouler partout où elle met les pieds, les bras ballants, avec l'air de celle qu'on prend un peu facilement pour une pomme. Bannie de la zone olympique pour cause de port suspect de bagage «*plein d'affai-*

res personnelles non risquées». Aimablement invitée à déguerpir de l'auberge de jeunesse qui lui avait cédé un bout de dortoir plein à craquer, étant passée du côté des «non-jeunes» le jour de ses 31 ans. Et la voilà maintenant qui se fait engueuler par un flic au commissariat, soupçonnée d'activités de propagande anti-JO. «*Ecoutez madame, c'est le bordel, vous êtes fatiguée. La police est fatiguée.*»

GOULÉE D'OXYGÈNE

Blandine acquiesce, respectueusement ahurie. Et pour se figurer la drôlerie de la scène, il faut attraper l'expression de la comédienne Blandine Madec (qui prête comme par hasard, son prénom au personnage), filmée avec une tendresse totale par Valentine Cadic. Une moue de stupeur désolée, assortie à ce léger temps de retard qu'elle laisse bailler entre

ses répliques. Des épaules basses vissées à un grand corps mal à l'aise. On l'avait adorée déjà dans le court métrage de la même réalisatrice, *les Grandes Vacances* : elle y jouait un avatar de cette même vacancière étourdie, pensant trouver l'apaisement au bon air d'un camping de montagnes, pour n'y trouver que nuisances et promiscuité. «*C'est vraiment pas évident de se détendre...*» était l'hilarante observation, ou le ras-le-bol qui jaillissait du film sur le ton de l'observation polie. Et continue de hanter ce premier long métrage comme il vaque à sa tranquille énergie burlesque, se jouant encore du décalage entre les attentes qu'on se fait de l'été et la réalité un peu plus nulle dont il accouche souvent. Tourner dans la cohue des JO au mois d'août, alors que l'industrie décalait ses tournages et organisait son exil loin de la capitale – visiblement, personne n'avait prévenu Valentine Ca-

dic que c'était impossible, alors pourquoi ne pas le faire ? On se souvient du geste de Justine Triet, plongeant dans l'ébullition urbaine de l'élection de François Hollande en 2012 avec son premier long métrage *la Bataille de Solférino*. A tort, en fin de compte, puisque le langage de la cinéaste de 29 ans n'est pas celui du chaos et de la frénésie. Le charme qui habille le film, avec ses pimpantes couleurs de saison, évoquera plus volontiers le cinéma de Guillaume Brac. Mélancolique, certainement, jusqu'au choix de lieux périphériques, débarrassés du pittoresque parisien, ou encore du sport qui fascine Blandine, la natation, et finit par charrier une certaine manière d'être au monde – solitaire, avec sa gravité propre, la tête comme immergée sous l'eau façon brasse coulée et reparaissant par à-coups pour une goulée d'oxygène.

LA FAMILLE, CES ÉTRANGERS

Une chronique de pure fiction se branche au nerf documentaire de cet été olympique, chorégraphié par le roulis de la foule et des bénévoles en maillot fluo – sans oublier les inserts de vidéos documentant le drastique nettoyage social opéré par les autorités, avec 20 000 expulsions de sans-abri dénoncées par le collectif Le revers de la médaille. Il s'agira des retrouvailles de Blandine avec une demi-sœur parisienne qu'elle ne connaît pas (*India Hair*), aux prises avec une rupture difficile, et qui l'hébergera quelques nuits avant de s'agacer de cette présence inopportun dans son intimité. Manière de nous parler de la famille, ces étrangers. Ou plutôt de solitude, subie et choisie, superpouvoir qu'on ne perfectionne jamais aussi bien que dans les boucans des foules, et la folie des grosses villes anonymes. ➤

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉTÉ

de VALENTINE CADIC.

Avec Blandine Madec, India Hair... 1 h 17.

Blandine Madec, qui prête son prénom au personnage principal, est filmée avec une tendresse totale par Valentine Cadic.

PHOTO NEW STORY

CINÉMA

«On voulait creuser la vulnérabilité d'être dans un endroit qu'on ne connaît pas»

Valentine Cadic raconte comment, dans un Paris métamorphosé par la furie olympique, elle est parvenue à exploiter l'espace public afin d'explorer la solitude du personnage incarné par Blandine Madec.

Le Rendez-vous de l'été à ne pas manquer, c'est celui que nous donne Valentine Cadic avec les Jeux olympiques pour décor, Paris pour figurant, et les joies de l'imprévu comme moteur. La cinéaste de 29 ans signe un formidable premier long métrage, comédie estivale autour de l'errance d'une jeune femme décalée (Blandine Madec) dans une ville sens dessous dessus.

Qu'est-ce que le film doit à votre rencontre avec la géniale Blandine

Madec, déjà l'héroïne d'un de vos courts métrages ? L'envie de départ était faire un film qui se passe au moment des JO à Paris. C'est vrai qu'avoir déjà travaillé avec Blandine a nourri l'écriture, j'ai tout de suite imaginé le rôle en pensant à elle. On s'est rencontrées il y a huit ou neuf ans, en jouant ensemble dans un court métrage (*Que le ciel tombe* de Rémi Basseller), puis j'avais été la voir au théâtre, où j'avais adoré sa force d'interprétation. Je savais pour le *Rendez-vous de l'été* qu'elle amènerait encore cette capacité d'adaptation aux événements, d'improvisation dans un scénario très écrit. Elle amène des ruptures de ton, de la comédie à des endroits où je ne l'attendais pas forcément, puis repart sur des notes hyper profondes. Le personnage est



INTERVIEW

NEWSSTORY

très différent d'elle dans la vie – elle a énormément d'autodérision alors que la Blandine du film est quand même très premier degré ! Quand je lui ai demandé si je pouvais garder son prénom au scénario, elle m'a dit que ça ne la dérangeait pas.

Quel parcours vous a mené à la réalisation de ce premier long métrage ?

J'ai commencé à 17 ans en jouant dans des courts métrages, des séries, des films, ça me plaisait beaucoup. Puis j'ai appris à découvrir les films que j'aimais à l'Université Paris-VIII à Saint-Denis, et eu la chance d'être encouragée par des réalisateurs comme Guillaume Brac, Claire Simon, qui ont nourri mon envie de cinéma. Il y a cinq ans, on a créé avec des amies de Paris-VIII et étudiantes de Louis-Lumière l'association Les Filmeuses, qui nous a permis de réaliser nos films en s'entraînant les unes les autres, organiser des projections en partenariat avec

la Maison des femmes de Montreuil... J'ai fait quatre courts métrages dont trois autoproduits, où la fiction rencontraient souvent le documentaire. Par exemple, la vie d'un vrai camping, ou les reconstitutions du débarquement de Normandie... C'est le producteur Arnaud Bruttin qui m'a proposé de tourner un long métrage pendant les Jeux olympiques.

La réalité de l'événement ressemblait-elle à celle que vous aviez imaginée ?

Moi qui ai grandi en région parisienne, contrairement à Blandine, j'ai eu l'impression que ma ville redevenait un espace de découverte. A quoi ça pourrait ressembler, ce qui allait se passer, ce sont des choses qu'on a essayé d'anticiper à l'écriture, mais je n'avais jamais vu Paris comme ça. Ce n'était pas tant l'événement en soi que ce sentiment de vide en dehors des lieux des JO, puisque tous les Parisiens ont quitté la ville. On ressent cette ambiance un peu bizarre dans le film.

L'intrigue autour de retrouvailles entre sœurs s'est greffée plus tard pour cadrer cette matière documentaire ?

C'est arrivé assez tôt dans l'écriture avec ma coscénariste Mariette Désert. Il y

avait l'idée que l'héroïne devait sûrement rejoindre quelqu'un à Paris, pour explorer les liens familiaux avec cette sœur qu'elle ne connaît pas. Le film est traversé par plein de sujets, comme cette injonction à la fête et à la joie, «profiter» d'un événement qui est souvent vécu en groupe, en famille ou entre amis... D'un coup, se retrouver seule là-dedans, il y a déjà quelque chose de décalé. On voulait surtout creuser la vulnérabilité d'être dans un endroit qu'on ne connaît pas, et la solitude du personnage,

qu'on n'arrive pas à cerner au début, jusqu'à ce qu'elle finisse par avoir un discours dessus.

Pourquoi la natation ?

On cherchait une athlète dont Blandine pouvait être fan, et on voulait quelqu'un d'intéressant pour son parcours. Un an et demi avant les JO, on a regardé qui était susceptible d'y participer, et on a écrit à Béryl Gastaldello sur les réseaux sociaux pour la rencontrer. J'ai été très impressionnée par le discours qu'elle a eu très jeune sur la santé mentale dans le sport, elle a vraiment amené un vi-

sage humain à l'événement. Elle a tout de suite été très intéressée par le projet, l'a nourri en nous envoyant les vidéos de son quotidien pendant la compétition. J'ai découvert une réalité que je ne connaissais pas sur la vie de sportif, à quel point ça peut être précaire, qu'elle, par exemple, est financée avec un mécène mais sans sponsor... Je me suis rendu compte après que la natation était une discipline très solitaire, beaucoup de nageurs parlent de cette solitude dans leur sport.

Recueilli par S.O.

MUSÉE DE LA MUSIQUE ET DE TOUTES LES MUSIQUES

RÉOUVERTURE
14 MAI 2025

MUSÉE DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS

LEADER N° 2022-0902924-B-2023-007944-B-2023-037784-B-2023-037785-B-2023-037786-B-2023-037787-B-2023-037788-B-2023-037789-B-2023-037790-B-2023-037791-B-2023-037792-B-2023-037793-B-2023-037794-B-2023-037795-B-2023-037796-B-2023-037797-B-2023-037798-B-2023-037799-B-2023-037800-B-2023-037801-B-2023-037802-B-2023-037803-B-2023-037804-B-2023-037805-B-2023-037806-B-2023-037807-B-2023-037808-B-2023-037809-B-2023-037810-B-2023-037811-B-2023-037812-B-2023-037813-B-2023-037814-B-2023-037815-B-2023-037816-B-2023-037817-B-2023-037818-B-2023-037819-B-2023-037820-B-2023-037821-B-2023-037822-B-2023-037823-B-2023-037824-B-2023-037825-B-2023-037826-B-2023-037827-B-2023-037828-B-2023-037829-B-2023-037830-B-2023-037831-B-2023-037832-B-2023-037833-B-2023-037834-B-2023-037835-B-2023-037836-B-2023-037837-B-2023-037838-B-2023-037839-B-2023-037840-B-2023-037841-B-2023-037842-B-2023-037843-B-2023-037844-B-2023-037845-B-2023-037846-B-2023-037847-B-2023-037848-B-2023-037849-B-2023-037850-B-2023-037851-B-2023-037852-B-2023-037853-B-2023-037854-B-2023-037855-B-2023-037856-B-2023-037857-B-2023-037858-B-2023-037859-B-2023-037860-B-2023-037861-B-2023-037862-B-2023-037863-B-2023-037864-B-2023-037865-B-2023-037866-B-2023-037867-B-2023-037868-B-2023-037869-B-2023-037870-B-2023-037871-B-2023-037872-B-2023-037873-B-2023-037874-B-2023-037875-B-2023-037876-B-2023-037877-B-2023-037878-B-2023-037879-B-2023-037880-B-2023-037881-B-2023-037882-B-2023-037883-B-2023-037884-B-2023-037885-B-2023-037886-B-2023-037887-B-2023-037888-B-2023-037889-B-2023-037890-B-2023-037891-B-2023-037892-B-2023-037893-B-2023-037894-B-2023-037895-B-2023-037896-B-2023-037897-B-2023-037898-B-2023-037899-B-2023-037900-B-2023-037901-B-2023-037902-B-2023-037903-B-2023-037904-B-2023-037905-B-2023-037906-B-2023-037907-B-2023-037908-B-2023-037909-B-2023-037910-B-2023-037911-B-2023-037912-B-2023-037913-B-2023-037914-B-2023-037915-B-2023-037916-B-2023-037917-B-2023-037918-B-2023-037919-B-2023-037920-B-2023-037921-B-2023-037922-B-2023-037923-B-2023-037924-B-2023-037925-B-2023-037926-B-2023-037927-B-2023-037928-B-2023-037929-B-2023-037930-B-2023-037931-B-2023-037932-B-2023-037933-B-2023-037934-B-2023-037935-B-2023-037936-B-2023-037937-B-2023-037938-B-2023-037939-B-2023-037940-B-2023-037941-B-2023-037942-B-2023-037943-B-2023-037944-B-2023-037945-B-2023-037946-B-2023-037947-B-2023-037948-B-2023-037949-B-2023-037950-B-2023-037951-B-2023-037952-B-2023-037953-B-2023-037954-B-2023-037955-B-2023-037956-B-2023-037957-B-2023-037958-B-2023-037959-B-2023-037960-B-2023-037961-B-2023-037962-B-2023-037963-B-2023-037964-B-2023-037965-B-2023-037966-B-2023-037967-B-2023-037968-B-2023-037969-B-2023-037970-B-2023-037971-B-2023-037972-B-2023-037973-B-2023-037974-B-2023-037975-B-2023-037976-B-2023-037977-B-2023-037978-B-2023-037979-B-2023-037980-B-2023-037981-B-2023-037982-B-2023-037983-B-2023-037984-B-2023-037985-B-2023-037986-B-2023-037987-B-2023-037988-B-2023-037989-B-2023-037990-B-2023-037991-B-2023-037992-B-2023-037993-B-2023-037994-B-2023-037995-B-2023-037996-B-2023-037997-B-2023-037998-B-2023-037999-B-2023-038000-B-2023-038001-B-2023-038002-B-2023-038003-B-2023-038004-B-2023-038005-B-2023-038006-B-2023-038007-B-2023-038008-B-2023-038009-B-2023-038010-B-2023-038011-B-2023-038012-B-2023-038013-B-2023-038014-B-2023-038015-B-2023-038016-B-2023-038017-B-2023-038018-B-2023-038019-B-2023-038020-B-2023-038021-B-2023-038022-B-2023-038023-B-2023-038024-B-2023-038025-B-2023-038026-B-2023-038027-B-2023-038028-B-2023-038029-B-2023-038030-B-2023-038031-B-2023-038032-B-2023-038033-B-2023-038034-B-2023-038035-B-2023-038036-B-2023-038037-B-2023-038038-B-2023-038039-B-2023-038040-B-2023-038041-B-2023-038042-B-2023-038043-B-2023-038044-B-2023-038045-B-2023-038046-B-2023-038047-B-2023-038048-B-2023-038049-B-2023-038050-B-2023-038051-B-2023-038052-B-2023-038053-B-2023-038054-B-2023-038055-B-2023-038056-B-2023-038057-B-2023-038058-B-2023-038059-B-2023-038060-B-2023-038061-B-2023-038062-B-2023-038063-B-2023-038064-B-2023-038065-B-2023-038066-B-2023-038067-B-2023-038068-B-2023-038069-B-2023-038070-B-2023-038071-B-2023-038072-B-2023-038073-B-2023-038074-B-2023-038075-B-2023-038076-B-2023-038077-B-2023-038078-B-2023-038079-B-2023-038080-B-2023-038081-B-2023-038082-B-2023-038083-B-2023-038084-B-2023-038085-B-2023-038086-B-2023-038087-B-2023-038088-B-2023-038089-B-2023-038090-B-2023-038091-B-2023-038092-B-2023-038093-B-2023-038094-B-2023-038095-B-2023-038096-B-2023-038097-B-2023-038098-B-2023-038099-B-2023-038100-B-2023-038101-B-2023-038102-B-2023-038103-B-2023-038104-B-2023-038105-B-2023-038106-B-2023-038107-B-2023-038108-B-2023-038109-B-2023-038110-B-2023-038111-B-2023-038112-B-2023-038113-B-2023-038114-B-2023-038115-B-2023-038116-B-2023-038117-B-2023-038118-B-2023-038119-B-2023-038120-B-2023-038121-B-2023-038122-B-2023-038123-B-2023-038124-B-2023-038125-B-2023-038126-B-2023-038127-B-2023-038128-B-2023-038129-B-2023-038130-B-2023-038131-B-2023-038132-B-2023-038133-B-2023-038134-B-2023-038135-B-2023-038136-B-2023-038137-B-2023-038138-B-2023-038139-B-2023-038140-B-2023-038141-B-2023-038142-B-2023-038143-B-2023-038144-B-2023-038145-B-2023-038146-B-2023-038147-B-2023-038148-B-2023-038149-B-2023-038150-B-2023-038151-B-2023-038152-B-2023-038153-B-2023-038154-B-2023-038155-B-2023-038156-B-2023-038157-B-2023-038158-B-2023-038159-B-2023-038160-B-2023-038161-B-2023-038162-B-2023-038163-B-2023-038164-B-2023-038165-B-2023-038166-B-2023-038167-B-2023-038168-B-2023-038169-B-2023-038170-B-2023-038171-B-2023-038172-B-2023-038173-B-2023-038174-B-2023-038175-B-2023-038176-B-2023-038177-B-2023-038178-B-2023-038179-B-2023-038180-B-2023-038181-B-2023-038182-B-2023-038183-B-2023-038184-B-2023-038185-B



Que faire du temps qu'il nous reste? Chacun à un bout du téléphone, Marty et Felicia, un prof et une infirmière divorcés, observent lentement l'aiguille d'une pendule terminer son tour, symbole d'une fin inéluctable qui ne saurait tarder. Autour d'eux, Los Angeles se disloque par petits bouts depuis plusieurs semaines, dans un crescendo de désastres. C'est l'une des belles scènes de *Life of Chuck* de Mike Flanagan, tiré d'une récente nouvelle de Stephen King. Son premier tiers, simple et poignant, narre une apocalypse quotidienne composée d'embouteillages et de panneaux de réseau dont chacun devine qu'ils augmentent une extinction totale et définitive – et d'ici là, comme se plaint un parent d'élève à Marty, on n'aura même pas accès aux sites pour adultes pour se consoler.

Nostalgie. Cette résignation sourde se mêle progressivement à un mystère, qui connecte ce premier acte aux deux chapitres suivants. A mesure que le monde plonge dans la nuit (dans un beau plan surréaliste, les étoiles commencent même à s'éteindre), Marty remarque la multiplication de curieuses affiches dans les rues et de publicités inexplicables: toutes remercient pour «39 belles années» un certain Charles «Chuck» Krantz, un comptable dont personne n'avait jusqu'ici entendu parler. La suite du récit se concentre dès lors sur la vie de cet homme lambda, campé à différents âges par Tom Hiddleston, Jacob Tremblay et Benjamin Pajak, qui semble, par un lien énigmatique, connecté à la fin du monde. C'est surtout l'enfance du personnage, marquée par sa relation à ses



Tom Hiddleston incarne Chuck à l'âge adulte. PHOTO NOUR FILMS

«Life of Chuck», candeur d'âme

Evocation élégiaque de la vie d'un comptable mystérieusement lié à l'apocalypse, l'adaptation de Stephen King par Mike Flanagan frôle l'overdose de bons sentiments mais brille par son regard porté sur la fin de l'enfance, entre naïveté et noirceur.

grands-parents, qui intéresse Flanagan. Grand habitué des adaptations de King – après *Jessie* (2017) et *Doctor Sleep* (2019), il prépare une série *Carrie* pour Prime Video –, il puise ici dans le versant tendre et mélancolique de l'auteur de *Stand*

by Me. Dressant une élégie de la vie ordinaire de son héros, Flanagan s'avère même un peu niais: *Life of Chuck* insiste à grand renfort de voix off sur la beauté cosmique des hasards du quotidien, et donne parfois l'impression, dans son dernier

tiers plein de bons sentiments, de patiner dans la guimauve. Mais cette lourdeur vient notamment d'une tendance chez Flanagan à fétiliser l'époque qui incarne au cinéma ce temps de l'innocence (et correspond à la jeunesse du

«Différente» met les bouchées troubles

Porté par une formidable actrice, Jehnny Beth, le film de Lola Doillon prend la forme d'un exposé trop appliquée et pédagogique sur l'autisme.

Il y a une séquence de *Différente* qui est à l'identique d'une scène de *The Rehearsal* (saison 2), l'incroyable nouvelle expérience de Nathan Fielder (*The Curse*): un personnage regarde une série de visages et doit

décider pour chacun de l'expression qui lui correspond (apeuré, malicieux, en colère...). Dans *The Rehearsal*, Nathan Fielder se trompe à tous les coups, laissant peu à peu émerger l'hypothèse qu'il pourrait être atteint d'autisme; même conclusion dans *Différente* où Katia (Jehnny Beth, bête d'actrice) se fait diagnostiquer. Pourtant, à la causticité de l'un, à son autodérision féroce, à son sens du contretemps et du contresens, répond l'application de l'autre, Lola Doillon signant un film «sur» l'autisme qui répond à un cahier des charges pédagogique plutôt qu'à une envie de cinéma. Dans *Différente*, on apprendra ainsi les principaux symptômes de l'autisme, chaque scène étant construite comme un petit clip de sensibilisation à ce trouble polymorphe: Katia ne supporte pas les bruits trop forts, Katia a du mal avec la vie en société, Katia est trop franche... mais Katia n'est pas un personnage libre, malgré ce vers quoi le récit l'emporte (la résilience, l'acceptation, toute

une doxa de développement personnel de plus en plus présente dans les films ces temps-ci), parce qu'elle n'est jamais plus qu'un personnage-témoin, qui nous fait passer les infos comme on passe les plats. Ni comédie ni mélodrame, *Différente* est une fiction pour tous, c'est-à-dire pour personne.

LAURA TUILLIER

DIFFÉRENTE
de LOLA DOILLON
Avec Jehnny Beth, Thibaut Evrard, Mireille Perrier...
1h40.



Un film très - trop ? - pédagogique. PHOTO MEMENTO

cinéaste lui-même): les années 80. Chuck a beau manier un smartphone, le monde autour de lui évoque un campus de teen movie baigné d'une nostalgie féérique, seulement déchirée par endroits par une menace obscure, qui se tapit dans les combles du pavillon de ses grands-parents. Cet élément horrifique, présent en pointillé, rapproche l'intrigue de *Life of Chuck* de celle de *Doctor Sleep*, suite tardive qui revenait sur les événements de *Shining*: comme le jeune Danny Torrance, Krantz junior doit affronter un trauma dissimulé par une porte à ne pas franchir (celle de la fameuse chambre 237 pour le premier, et du grenier familial pour le second), zone d'obscurité mettant à mal son insouciance bénie.

Abîme. C'est à travers cette noirceur larvée que *Life of Chuck*, malgré sa naïveté, retrouve un certain souffle. Flanagan réussit moins en exaltant la candeur de la jeunesse qu'en regardant l'abîme, l'horizon amer qui en constitue l'envers. Démarrant avec une apocalypse pour se clore sur une entrée mortifère dans l'âge adulte, le film tire un beau trait d'union – l'enfance, pour Flanagan, est un monde que l'on croit éternel avant qu'il ne disparaîsse définitivement. Chuck le découvrira à son tour en même temps que le secret caché derrière le seuil interdit : grandir, c'est regarder la fin dans les yeux. Que faire, alors, avec le temps qu'il nous reste ?

CLÉMENT COLIAUX

LIFE OF CHUCK
de MIKE FLANAGAN
Avec Tom Hiddleston, Mark Hamill, Karen Gillan... 1h51.

CINÉMA

«Les Mots qu'elles eurent un jour», histoire sans paroles

En quête des paroles perdues d'activistes de l'indépendance algérienne, Raphaël Pillosio fait émerger l'émotion, à défaut de certitudes.

Film sur le film, film sur le son, film sans le son. *Les Mots qu'elles eurent un jour*, le documentaire de Raphaël Pillosio primé au festival Cinéma du réel en 2024, est un peu tout ça à la fois. Partant d'images tournées par le réalisateur militant Yann Le Masson en 1962, images qui documentaient une réunion d'activistes algériennes et françaises tout juste sorties de prison suite aux accords d'Evian, mais images privées de leur bande sonore, Raphaël Pillosio s'est lancé dans une enquête pour retrouver ces voix muettes. «Le son de cette séquence a été perdu à jamais», trouve-t-il inscrit dans le catalogue de la cinémathèque de Toulouse, qui déclare le dossier clos. Qu'à cela ne tienne, le cinéaste va se

rendre en Algérie (on devine à de nombreuses reprises) pour tenter de retrouver les femmes présentes ce jour-là, jour crucial où elles ont été toutes ensemble libérées et ont pu s'exprimer sur leur situation, leur avenir, leurs espoirs. Parmi elles était notamment présente Zohra Drif, une des exécutantes de l'attentat du Milk Bar en 1956, qui deviendra par la suite sénatrice dans son pays. D'autres sont inconnues.

Mystère. Sans parole, ce qui frappe à la vision de ces corps en noir et blanc, c'est la façon de faire groupe, de se tenir serrées, parfois enlacées, toutes très proches et de traduire ainsi cette solidarité qu'on devine être née de la lutte puis de la détention commune. Frappant également est le panache de ces filles, très jeunes, leur allure, lunettes de soleil pour certaines, bijoux, coiffures. Le film n'hésite pas à revenir à de multiples reprises au matériau brut, donc aux visages, aux mains, aux yeux des militantes, pour creuser ce mystère d'un silence bavard, tant on sent l'importance de ce que ces jeunes femmes avaient à dire ce



En quête d'une génération de militantes. PHOTO JHR FILMS

jour-là. Toutes impliquées, de près ou de loin, dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, elles figurent une génération de militantes : que sont-elles devenues ? Raphaël Pillosio ne cherche pas tant à savoir ce qu'elles ont dit à l'époque que ce qu'elles diraient aujourd'hui de ce moment. A cet égard, une certaine déception se fait jour : il y a les mortes, les introuvable, les malades et celles qui n'ont pas envie de parler.

Si toutes se souviennent du nom des amies, si elles regardent avec émotion ces images drapées de silence, ce passé-là est si lointain qu'il semble un rêve.

Deuil. Après des années de lutte intense, l'emprisonnement, la torture pour certaines et puis ce jour de retrouvailles, le groupe a été dispersé et les espérances déçues : les militantes algériennes ont voulu se marier,

les rêves d'égalité entre les sexes ont été vite balayés, ces femmes-là n'ont pour la plupart pas eu leur place dans la construction de l'Algérie indépendante. En rencontrant ces vieilles dames, le cinéaste enregistre donc un double deuil : deuil d'une jeunesse pleine d'«aventures» (selon les mots de l'une d'elles) et d'espoir qui a fait long feu, deuil de réussir à savoir ce qu'elles ont bien pu confier à la caméra de Yann Le Masson ce jour-là. Si Raphaël Pillosio va jusqu'à faire appel à un spécialiste de la lecture sur les lèvres pour tenter un ultime déchiffrage, il doit se rendre à l'évidence : ce morceau d'histoire est amputé, et son film un film de trous et de silence, de défaillances de la mémoire et de souvenirs trop longtemps remisés pour être revigorés. Reste l'émotion de voir justement sur les visages des survivantes cet effort pour se souvenir d'un nom ou d'une émotion, d'un mot, d'un lieu. De toute une époque.

LAURA TUILIER

LES MOTS QU'ELLES EURENT UN JOUR de RAPHAËL PILLOSIO. Documentaire, 1h 24.

«Indomptables», Thomas Ngijol et la mécanique d'un flic

Loin du registre comique, l'humoriste-fictionnalise un documentaire tourné en Côte-d'Ivoire et le transpose au Cameroun. Original et efficace.

Ouverture : un père et son fils sont assis sur un lit. Le père sermonne l'ado, qui a peut-être fait comme tout ado qui se respecte quelques bêtises du genre sécher des cours et rentrer un peu trop tard le soir. Il lui demande s'il sait comment est mort Marvin Gaye. Le fils l'ignore. «Son père l'a tué.» Fondu au noir, écran titre – incertitude. Doit-on rire de la scène ou s'en faire du mauvais sang ? *Indomptables*, en dépit de son titre un brin téléphoné («les Lions indomptables» est le petit nom de l'équipe nationale de football camerounaise) n'opère pas une seule seconde dans le registre de la comédie. L'humoriste Thomas Ngijol adapte *Un crime*

à Abidjan (1999), long métrage documentaire de Mosco Levi Boucault dont un film ultérieur, *Roubaix commissariat central, affaires courantes* avait servi de fondation à Arnaud Depleschin pour *Roubaix, une lumière*. Cette plongée dans la Côte-d'Ivoire des années 1990 suivait au jour le jour un commissaire de la police judiciaire pendant trois mois, ses «procédures d'inspiration française» et ses «moyens rudimentaires», également son recours à la violence et à l'intimidation. Ngijol déplace son intrigue à Yaoundé mais n'abandonne rien des déchirements du commissaire Kouassi, homme de droit et de droiture à l'épreuve du

chaos d'une société sous tension. Le commissaire Billong, que Ngijol interprète lui-même avec un accent camerounais au cordeau, nous est par ailleurs présenté dans le film comme un père de famille autant qu'un policier, ébranlé en permanence dans ses principes, et sa raideur par cette double vie complexe qui lui échappe. Sa fille aînée a fui le domicile, son plus grand glisse, le benjamin gribouille des chansons de rap salace pendant que ses collègues dérapent, se laissent corrompre, bastonnent des pauvres bougres ou des innocents. Billong râle et maugré, discourt sur sa propre intégrité, se claque-mure dans ses principes alors que tout s'envenime. Coproduit entre la France (Why Not) et le Cameroun (Canal+ Afrique), *Indomptables* est un drôle de film noir projeté dans un décor rare sur nos écrans, les



Le personnage de Thomas Ngijol, à la fois père et policier. PHOTO PAN DISTRIBUTION

faubourgs de Yaoundé, qui voit le *trope* du flic hanté par l'abîme singulièrement dénaturé et revivifié, autant par l'aplomb d'un cinéaste en terrain pour lui inexploré («je suis dans le vrai je pense», confiait-il un

peu bravache au média Africultures Afriscope) que le recours aux ressources (acteurs, etc.) d'une industrie audiovisuelle camerounaise dont on ignore presque tout. Vraie curiosité, et sélection méritée à

la Quinzaine des cinéastes à Cannes cette année.

OLIVIER LAMM

INDOMPTABLES de THOMAS NGIJOL. Avec Danilo Melande, Thérèse Ngono... (1h21)

CINÉMA /

«Sister Midnight», Bombay à la renverse

Vif mais parfois maladroit, le film de Karan Kandhari trouve tout son intérêt dans le regard porté sur la mégapole de la côte ouest de l'Inde.

D u cinéma indien produit en Occident, en l'occurrence au Royaume-Uni : *Sister Midnight* appartient à un type de production généralement très conformiste, à des années-lumière de ce que peut proposer l'industrie hindi ou tamoule. Pourtant le premier long métrage de Karan Kandhari intrigue dès les premières images, se démarquant d'emblée par un rythme sec et un ton pince sans rire

qui peuvent parfois rappeler Aki Kaurismäki, notamment dans la manière de filmer les intérieurs et faire tomber les dialogues. Uma débarque à Bombay pour emménager avec un mari auquel elle a été liée par un mariage arrangé. Elle découvre la vie dans un logement misérable avec un type semi-idiot et une ville sale, bruyante, à l'énergie électrique. Après s'être dégotté un travail à l'autre bout de Bombay pour pouvoir s'éloigner du foyer conjugal et gagner son indépendance financière, elle devient l'objet d'étranges pulsions nocturnes. Kandhari n'a hélas pas le sens de la poésie ni l'humour cassant du cinéaste finlandais, et surtout pas sa qualité d'écriture. Quand Uma demande à sa voisine des conseils

pour cuisiner, celle-ci lui répond : «Mets du sel et du piment et il mangera n'importe quoi.» Une consigne que le cinéaste applique trop souvent à la lettre. Comédie trash, macabre et féministe, *Sister Midnight* en met partout, tout le temps et tire la manche du spectateur avec trop d'insistance pour laisser le charme agir. Ou pas assez – parce que c'est paradoxalement quand Kandhari dépasse vraiment les bornes qu'il devient le plus intéressant, lors-

qu'il rend un hommage (involontaire ?) à *Toxic Avenger* ou balance des animaux animés en stop motion dans des séquences cartooniques. Mais là où il tape vraiment juste, c'est dans sa manière de traiter son personnage central : Bombay. Une ville qu'il filme comme Robert Aldrich et Alex Cox filmaient Los Angeles dans *En quatrième vitesse* ou *Repo Man* : avec les yeux de quelqu'un qui la lit et la pratique, jusque

dans ses recoins les plus ordinaires, les moins évidemment esthétiques. C'est cette manière de faire vivre et parler la ville qui permet à *Sister Midnight* de laisser sa marque – irrégulière, malhabile, mais finalement tenace.

LELO JIMMY BATISTA

SISTER MIDNIGHT de KARAN KANDHARI avec Radhika Apte, Ashok Patak, Chhaya Kadam... 1h 47



Une comédie trash, macabre et féministe. PHOTO CAPRICCI FILMS

Une cinéaste touchée par la «Crasse»

Le premier long métrage de Luna Carmoon plonge sans jugement dans le fatras nauséieux d'une relation mère-fille dysfonctionnelle, avec deux actrices phénoménales.

C rasse, avec son titre impossible (surtout pour un film anglais), est peut-être l'une des œuvres les plus fortes de l'année. Perturbante et saturée, convulsive (mais posément filmée, pas ba-

roque), on n'a pas fini d'en remonter le cours, de réaliser – c'était quoi ce truc ? – ce que produisent son agitation et ses sursauts contradictoires, ses folies fureuses, à l'image de la maladie mentale qui guide

son désordre. Le syndrome de Diogène, dont le film fait le grand tour, est une pathologie de compulsion, d'amasser les choses, les détritus, les restes, ou bien les souvenirs, ici entreposés dans un domicile maternel changé peu à peu en poubelle ou en porcherie, une avalanche de monticules. *Hoard* veut dire accumulation, provisions, magot, et non «crasse» : le titre original annonce mieux la couleur, l'amoncellement comme

la voracité d'un film plein comme un œuf. Au côté de Maria, petite fille en 1984 puis adolescente en 1994 (Saura Lightfoot-Leon, sidérante), s'écoulent les deux heures d'une chronique provoc, au choix autoportrait barré ou biopic subjectif. Traité de bave et d'éternité en tout cas, au sens strict du crachat et de l'écume, il s'adonne à des eucharisties dégueus et, bloqué au stade oral, s'empiffre des restes, gavé et boulimique. Rapport à la bouffe, à la bave et à l'abri, aux manies qui sont toutes comme des tours de magie : c'est la vie romanesque portée à saturation qui dicte la mise en scène de Luna Carmoon, film de fou, film de folle, au fer rouge. Si Maria s'entiche de Michael qui surgit dans sa vie c'est parce qu'il est la réminiscence de la mère disparue et qu'elle peut continuer le jeu avec lui, les monts de merdes et merveilles.

Maelström *creepy*, ce premier long de Carmoon (qui a depuis tourné trois clips de Fontaines D.C.) procède à l'empilement frénétique

des scènes, des références, des tête-à-tête, de la folie à deux mère-fille, puis Maria-Michael, d'amour fou : l'incestuel dysfonctionnel est ce dont Maria ne se remet pas, pas plus qu'on se remet d'un coup de foudre. Gamine avec sa mère biologique Cynthia (jouée par Hayley Squires, géniale), plus tard grande gigue avec sa mère d'accueil, la seconde partie de *Hoard* s'efforce de rejouer indéfiniment la première, Maria restant inconsolable d'avoir été chassée du paradis. Le «catalogue of love» entre elle et Cynthia devient à l'adolescence un cauchemar de la mémoire, un grand chagrin, sujet du film. Maria, par atavisme ou par désir, devient aussi folle que sa mère. Ou bien l'imité pour en prolonger l'innocence et la joie. Quand chez sa tutrice elle rencontre Michael, lui aussi fils de personne, elle en fait littéralement sa mère de remplacement. Lui devient fou d'elle, de cette compagnie de jeu et d'interdit. Rappelant d'autres films où l'enfant est le héros et le sujet atavique, *Demi-Tarif*

CAMILLE NEVERS



Saura Lightfoot-Leon (Maria) et Joseph Quinn (Michael). PHOTO PIECE OF MAGIC

CRASSE
de LUNA CARMOON
avec Saura Lightfoot-Leon,
Hayley Squires, Joseph
Quinn... 2h 07.

quinzaine
EN SALLE
2025

Retrouvez la
sélection

dans
votre
salle

à partir du

11
JUIN



Comment ça va ? de Caroline Poggi et Jonathan Vinel. FESTIVAL CÔTÉ COURT

Festival Côté Court: bref, il va falloir résister

A Pantin, la 34^e édition de l'événement esquisse, grâce à des regards lucides et engagés, des pistes pour tenir bon, et tenir ensemble.

Par LUC CHESSEL

«Tu préfères être en pierre ou en 3D?» demande un manchot à une lionne, qui connaît les deux. Elle répond que c'est différent. «Quand t'es en pierre, tu dissois de ouf, comme si t'étais en k-hole constant. Sous 3D, je me sens plus vivante, mais aussi plus vulnérable.» Entre le minéral et le numérique, entre le roc et la synthèse, les figures dans les films, l'époque le veut, s'interrogent sur leur état en mettant leur propre réalité à l'épreuve. Avec ses personnages animés-animaux à la mignonerie furax, droits sortis d'un

Madagascar politiquement radicale dans la garrigue des falaises corses, le *Comment ça va ?* de Caroline Poggi et Jonathan Vinel (comme celui d'Anne-Marie Miéville et Jean-Luc Godard il y a cinquante ans, en 1975), se pose, en jouant mais sérieusement, la question de son titre, qui pourrait être celui de tous les films : il veut prendre et donner de vive voix des nouvelles du pays, du monde, de la jeunesse, typo Disney sur fond bleu de mer à l'horizon de l'injustice, de la lutte, du désespoir, de l'introspection collective.

Echos du monde réel

Parmi les courts métrages projetés ces jours-ci, jusqu'au 14 juin, dans les nombreuses sections de la 34^e édition de Coté Court, le festival pantinois sis au Ciné 104, institution et vitrine annuelle de la durée de moins d'une heure, *Comment ça va ?* n'est pas le seul à interroger les statues et statuts de ses créatures de pixels, leurs vies virtuelles dans les

miniatures, échos d'un monde réel dans les caissons du cinéma de l'avenir.

Ce qu'on demande à une statue c'est qu'elle ne bouge pas de Daphné Héretakis s'en prend même frontalement au problème, en suivant, en pleine Athènes contemporaine, un groupuscule peut-être fictif qui milite pour la destruction totale du Parthénon, et le déboulonnage des monuments antiques, sous la forme d'un manifeste ou cinétract lui-même en déconstruction. Ailleurs, les corps de fonte, au contraire, semblent s'animer pour faire revivre le passé. Ainsi les statues (existantes) de l'artiste Antony Gormley sur la plage de Liverpool attirent-elles un moment l'errance de Siobhan, la petite héroïne du très réussi *Wonderwall* de Roisin Burns, en compétition Fiction, et activent une fantaisie frisant le fantastique social. Le film reconstitue à travers les yeux désirants d'une enfant la nuit mythique du 17 août 1995, où Oasis et Blur, le groupe de bourgeois

et le groupe de prolos, s'affrontent à la télé pour le top des charts sur fond de lutte des classes, et sur celui de la grève historique des dockers de la ville. Apparition chorale de leurs fantômes sexy, ombres de la classe ouvrière.

Se mettre debout

C'est dans *le Guetteur* de l'artiste et cinéaste Ali Cherri qu'un autre groupe (terme de sculpture) de corps disparus refait lui aussi surface dans la nuit de l'écran : sur la frontière chypriote militarisée entre la partie turque et la partie indépendantiste de l'île, un jeune soldat garde la zone, dont l'histoire affleure de plus en plus à la conscience du film, description poétique intense d'un lieu chargé, documentaire – jusqu'à lever une armée de spectres dans la poussière des barbelés. Matériaux hantés, refoulés, ça remonte, comme dans *Métallismes* de Lou Lambert-Preiss, où le court-métrage réaliste, dans le quotidien d'une cité, bascule vers son envers quand son sous-sol s'avère grevé par une bizarre apocalypse, autre monde-trou aspirant à lui tous les métallos de la surface. Corps en matières, corps en morceaux, menacés d'inertie ou de bris, les courts nous indiquent-ils comment tenir? La géniale Céleste Brunnquell joue *Montagne sans garçon* de Vega Babinet, geste akermanien parfait et minimal, qui tient en une phrase (*«Montagne doit partir dans dix minutes au Planning Familial pour se faire avorter»*) et en un plan ou deux, aussi larges qu'exigus : c'est la chambre de bonne, le lit, la chaise, l'évier, la plaque, le temps de se mettre debout. D'aplomb. Se lever, s'habiller, y aller. Aller travailler : dans *la Chanson du soleil* de

Frédéric Bayer-Azem, une imprimerie marseillaise est le lieu, pas facile, où on cherche le bon ton à garder, pour être payé, pour survivre : le ton de la fiction du salariat, de la poésie du précaire. Dans *la Main gauche* de Maxime Roy et Ella Benoit, les menaces pesant sur un lieu associatif fictif de Marseille, inventé avec la bande des acteurs et actrices sur les lieux d'un endroit réel, L'Emboîneuse, donnent libre cours à un impressionnant film-discussion, troublant (et cherchant à l'être) d'être à ce point plus vrai que nature, sur les enjeux précis rencontrés par un collectif dans son combat pour tenir et garder les murs de ce genre d'espace alternatif à la ville capitaliste.

Les murs, le lit, la chaise, l'écran, multiplié : les écrans. Lieux des statuts incertains, des communications fragiles entre les corps faits de larmes contenues, en pierre, en 3D, en images, en sel, en poussières d'étoiles. Dans *End of the West* de Yotam Ben-David, un appartement parisien, le corps du cinéaste en exil d'un pays où il ne peut pas vivre et une coupure d'électricité dessinent un espace à la fois reclus et connecté aux événements sonores ou lumineux du dehors : le palier, la cour, la rue, l'Occident, le monde, la Palestine, le cosmos. Espace d'un deuil à plusieurs strates, à plusieurs dimensions, et l'enfer au loin. Démonstration de la puissance du cinéma à évoquer, par la miniature et le clignotement, les affects du présent le plus présent, le plus sombre, le plus intime. ♦

FESTIVAL CÔTÉ COURT

au Ciné 104 (Pantin), jusqu'au 14 juin
Infos: cotecourt.org/festivals/2025



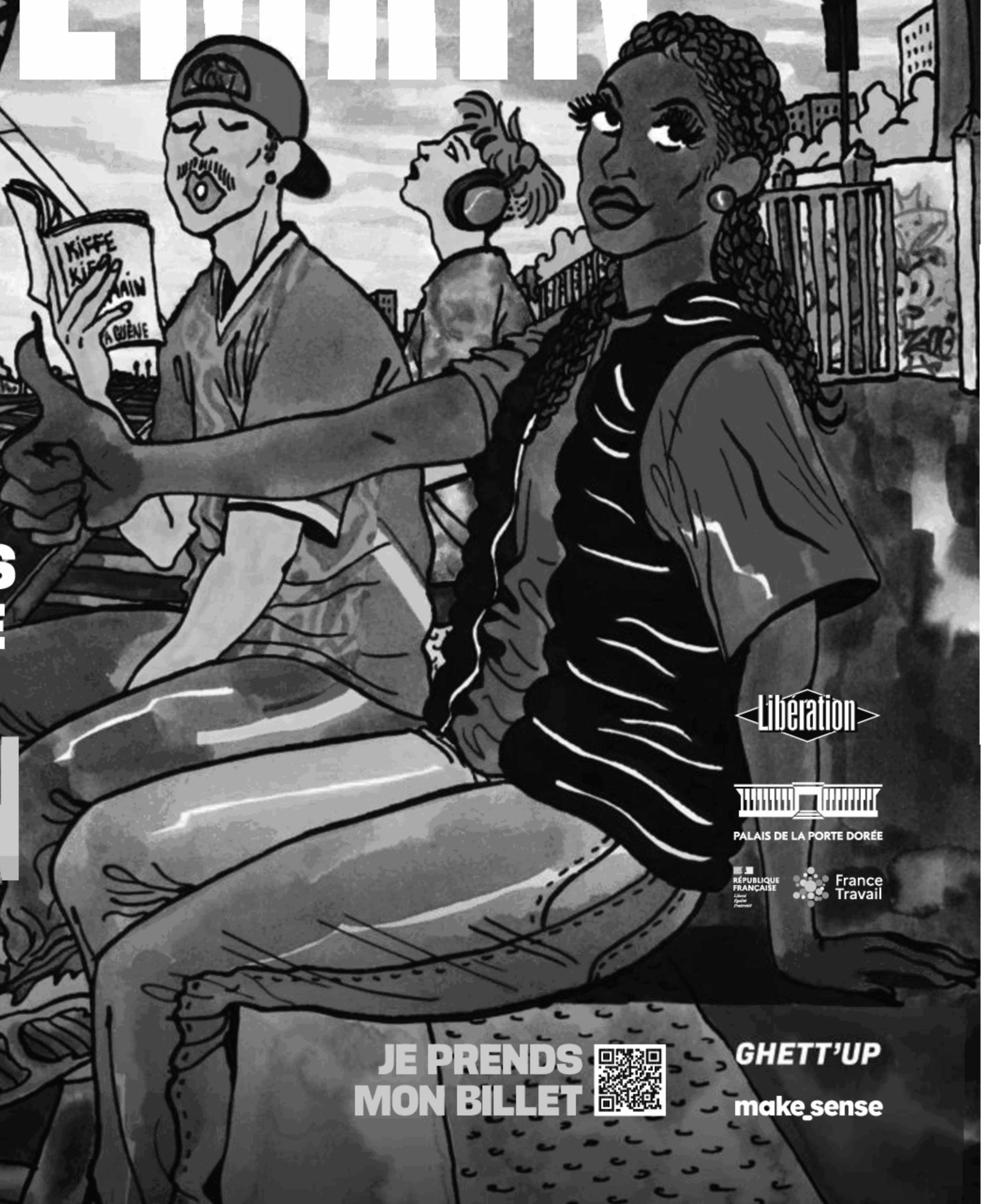
Montagne sans garçon de Vega Babinet. FESTIVAL CÔTÉ COURT



Wonderwall de Roisin Burns. FESTIVAL CÔTÉ COURT

PLACE À L'EDITION

DÉBATS
ATELIERS
LECTURE
LIVE
14 JUIN
PALAIS DE LA
PORTE DORÉE
PARIS



JE PRENDS
MON BILLET



GHETT'UP
make_sense

Liberation



PALAIS DE LA PORTE DORÉE



RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE



France
Travail

Laborantin des mers

Romain Troublé Le directeur de la Fondation Tara Océan défend la cause de la biodiversité marine au sommet international des océans à Nice.



En bon marin qui garde les pieds sur terre, Romain Troublé en revient toujours à ses fondamentaux : «*Les chiffres, ça parle : 1,5 degré, c'est concret, tout le monde a compris.*» Dans les couloirs de la Troisième Conférence des Nations unies sur les océans (Unoc 3), qui se tient jusqu'à vendredi à Nice, ce mordu des mers n'hésitera pas à rappeler aux Etats «*combien l'océan est vital pour l'humanité*». Élémentaire ? Le directeur général de la Fondation Tara Océan y croit : «*Quand 30 coalitions de pays portent la même cause, ça bouge.*» Après tout, on a envie d'y croire avec lui. Ce chef d'odyssées, qui envoie des scientifiques originaires du monde entier ausculter les écosystèmes marins à bord de la goélette *Tara*, est bien placé pour observer les impacts de la pollution et du réchauffement climatique. Il était déjà aux avant-postes à la première conférence des océans (Unoc 1), à New York en 2017, sponsorisée notamment par Adidas, le roi de la basket en plastique. «*Cela n'a choqué personne à l'époque*», précise celui qui, la même année, se hissait à la présidence de Plateforme Océan et Climat, un cercle de réflexions et d'échanges sur la question maritime. D'apparence réservée, Romain Troublé a conservé le corps svelte de l'athlète de haut niveau qu'il fut. Il faut dire qu'il se démène. Présent depuis les débuts de l'aventure *Tara*, il y a

vingt-deux ans, il est discrètement devenu la pierre angulaire de la cause des océans. «*Jusqu'ici, une certaine modestie l'empêchait de s'exprimer, mais il s'est pris au jeu*», affirme son éditeur Benoît Heimermann, qui l'a convaincu de raconter son itinéraire. Le loup de mer a accepté de sortir du bois. Sur la couverture, honneur au fameux deux-mâts par quoi tout a commencé. Jean-Louis Etienne, le marcheur des pôles, a imaginé cette goélette, nommée à l'origine *Antarctica*, comme un laboratoire des glaces. Peter Blake, le skipper néo-zélandais, l'a reprise en main avant d'être assassiné sur l'*Amazone*. Romain

Troublé se souvient du jour où son cousin Etienne Bourgois, fondateur de *Tara*, lui a annoncé qu'il allait racheter le bateau, avec sa mère, la créatrice de mode agnès b.

Pro de la navigation et biologiste de formation, Romain Troublé était l'homme de la situation pour incarner le projet : repérer de la mer aux Français. C'est son père, Bruno Troublé, le frère d'Agnès, brillant régatier et organisateur de compétitions, qui lui a transmis le goût de la mer. Ce communicant a consacré sa vie aux voiliers et, en particulier, à la Coupe de l'America. Il a publié un livre dont le titre, *Pas une minute à perdre!* pourrait laisser penser qu'il traite de l'urgence climatique. Il y raconte, en réalité, les coulisses de son parcours de «*bon vivant*» entre embruns et adon-

nantes. Son fils précise : «*Nos parents n'ont rien vu venir. Mon père a vécu en hédoniste et n'a jamais fait que ce qui lui faisait plaisir. Ma mère élevait des chèvres dans une vallée de la Haute-Savoie, détachée des contingences du monde. On ne naît pas militant. On le devient.*»

«*C'est un cheminement de vie inéluctable. Il a vu, il a compris, maintenant, il fait*», résume la navigatrice Isabelle Autissier qui l'a parfois croisé. «*Quand on s'appuie sur la science, on ne peut pas se contenter de dire : "Il fera 4 degrés de plus en 2100, il n'y a rien à faire."* Autrement, c'est la fin !» Cette fameuse date limite planétaire a joué comme un accélérateur de conscience pour le jeune père, après la naissance de sa fille Fleur, en 2009. «*Je me suis réveillé en pleine nuit, en réalisant qu'elle et les enfants de sa génération vivraient possiblement jusqu'en 2100.*» Mais cette angoisse n'a pas tétanisé ce positiviste qui a pour devise : «*Le pire n'est jamais certain.*»

Pollution plastique, surpêche, océans dépouillés de leur faune... Il y aurait mille raisons de flancher. Heureusement, il y a sa femme, Mathilde, DRH, une «*Parisienne très carpe diem*» qui le ramène à quai, loin de ces problématiques qui le hantent. Elle et ses deux enfants, Nemo (14 ans) et Fleur (16 ans) constituent son «*port d'attache*». Autre bonus : il a hérité à la naissance de l'optimisme des Troublé qui «*voient toujours le verre à moitié plein*» (dixit agnès b.).

Le neveu est admiratif de cette tante «*indépendante et généreuse*», «*capable de soulever des montagnes*». S'il a pu se nourrir parfois des convictions politiques de gauche de celle-ci, lui se déclare «*centriste*» et se dit favorable à une «*écologie pragmatique et de gouvernement*». Il ajoute : «*L'écologie, c'est l'eau qu'on boit et l'air qu'on respire. Ce n'est pas un sujet partisan.*» Il ne vote pas pour les partis écologistes qu'il trouve souvent «*trop à gauche*». «*Il faut qu'ils comprennent que ce n'est pas en forçant les gens qu'on les change. Je ne crois pas aux promesses de "grand soir". Etre militant aujourd'hui, c'est savoir être dans la nuance.*» Pas de leçon de morale aux copains : «*Je n'aime pas les conflits.*» Ni de révolution radicale à table non plus : «*Une bonne viande une fois par mois et du poisson de temps en temps.*»

Tant de modération étonne chez cet «*homme de terrain*» intrépide et fin tacticien qui a carburé à l'adrénaline toute sa vie, de régates en bord de côte en explorations dans les contrées extrêmes. De fait, son parcours est jonché de défis et de grands écarts. Le jeune Antibois est élevé par sa mère qui s'est choisi une vie protégée dans les alpages de La Clusaz, puis à Semur-en-Auxois, où l'adolescent a grandi entouré de chevaux, au cœur de la nature. Après un double cursus en master 2 en biologie moléculaire à la Sorbonne et HEC et Telecom Paris, il sait que ni la recherche ni la finance ne sauront étancher sa soif d'action. Résultat, il embarque pour la Coupe de l'America en Nouvelle-Zélande. La suite de sa trajectoire est digne d'un scénario rocambolesque entre *la Vie aquatique* de Wes Anderson et *Indiana Jones*. Il lui arrivera même de devoir acheminer des ossements de mammouth jusqu'à l'Exposition universelle d'Osaka.

Sa nature première ne poussait sans doute pas Romain Troublé à aller taper à la porte de l'Elysée pour plaider en faveur de la biodiversité marine ou à mouiller sa chemise pour convaincre les décideurs de se rallier à des recherches fondamentales pour l'avenir de la planète. Dernièrement, il a dû sensibiliser des partenaires de haut niveau tel Albert de Monaco au financement d'une station scientifique polaire dérivant pour ces vingt prochaines années dans l'immensité glaciaire de l'Arctique, région du monde quatre fois plus sensible à l'accélération climatique. En imaginant la *Tara Polar Station*, le quarantenaire est tout à coup saisi d'émotion. Des scènes de son enfance à la Catton, la ferme du massif de Beauregard, en Haute-Savoie, défilent sous ses yeux : les cueillettes de myrtilles, les hivers enneigés, la glisse sur le faux plat jusqu'à la piste bleue qui descend à la station. «*Ma mère nous laissait partir seuls à l'école à ski, avec ma sœur, dans le froid et l'obscurité des sapins.*» Cette époque insouciante et merveilleuse qui l'a «*marqué au fer rouge*» a déjà disparu. ➤

Par **SIBYLLE GRANDCHAMP**
Photo **JÉRÔME BONNET**